

# BAYARD

illustre et  
méconnu



---

Journal  
d'exposition

---

septembre 2024



ARCHIVES  
DÉPARTEMENTALES  
DE L'ISÈRE  
SAINT-MARTIN-D'HÈRES

# Sommaire

---

<b>Édito</b>	<b>1</b>
<b>Bayard, illustre et méconnu</b>	<b>2</b>
<b>Un héros, cent figures</b>	<b>4</b>
Souvenirs d'école (XXI <sup>e</sup> > XIX <sup>e</sup> s.)	6
Un modèle civique et national (XVIII <sup>e</sup> s.)	8
Un idéal pour la noblesse (XVII <sup>e</sup> s.)	10
Le chevalier sans peur et sans reproche (XVI <sup>e</sup> s.)	14
<b>Un temps de sièges et de batailles</b>	<b>18</b>
Trente années de conflit	20
Une carrière en armes	24
Des Dauphinois en Italie	26
Information et propagande	28
Une province-frontière	30
<b>Au pays de Dauphiné</b>	<b>34</b>
Bayard et les siens	36
De souche Terrail...	38
... et de parenté Alleman	40
Monsieur le lieutenant	42
Une fortune en question	44
<b>Chercher encore</b>	<b>48</b>
<b>Chronologie</b>	<b>50</b>

# Édito

---



© Michel Battaglia

Pour leur troisième exposition dans leur nouveau bâtiment, les Archives départementales de l'Isère se sont intéressées à une figure incontournable de l'histoire dauphinoise : Pierre Terrail dit le chevalier Bayard. Bien qu'il fasse partie des héros du grand

roman national, nos connaissances restent bien maigres sur sa vie et ses exploits.

L'anniversaire des 500 ans de sa mort a été l'occasion de se plonger dans les sources anciennes pour tenter de cerner la réalité du personnage dans une époque, la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance, et une province, le Dauphiné. L'exposition se déploie en trois temps : le public est d'abord invité à rebrousser le temps pour voir comment Bayard ou plutôt sa légende a traversé les siècles. Puis, à l'appui de sources historiques, on découvre l'homme d'armes qui s'illustra pendant les guerres d'Italie au service de trois rois de France, avant de retrouver le Dauphiné, pour évoquer ses racines familiales et ses fonctions civiles.

Une sélection de quatre-vingt-dix pièces (documents d'archives, tableaux, documents iconographiques), dont certaines présentées pour la première fois, voire découvertes dans le cadre de la préparation de l'exposition, permet un voyage au crépuscule du temps des chevaliers.

Jean-Pierre BARBIÈRE

Président du Département de l'Isère

# BAYARD, ILLUSTRÉ ET MÉCONNU

Infaillible héros du roman national, de la Restauration (1814-1830) aux débuts de la V<sup>e</sup> République (années 1960), Bayard a naguère empli l'espace public : rues, places et statues, établissements et enseignes à son nom ou à son effigie demeurent innombrables.

Mais si personne n'ignore, aujourd'hui encore, ce fantasmagique chevalier, qui en connaît les prouesses ? Combien l'identifient avec Pierre Terrail, bien réel serviteur de trois rois de France, Charles VIII (1483-1498), Louis XII (1498-1515) et François I<sup>er</sup> (1515-1547) ?

À l'occasion du cinq-centième anniversaire de sa mort, le 30 avril 1524 en Piémont, les Archives départementales de l'Isère invitent à emprunter à son sujet les chemins de la recherche.

Ici, nul éloge, nul récit de vie linéaire, où la fable risquerait de l'emporter sur les certitudes. On commencera, tout au contraire, par rebrousser le temps, pour se frayer un passage entre plusieurs réinventions du personnage, depuis nos jours jusqu'aux premières expressions de sa légende, à l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle.

Sources originales et documents authentiques, principalement issus des fonds isérois, entraîneront ensuite à la rencontre d'un Bayard moins imprécis.



Portrait présumé de Bayard, XVI<sup>e</sup> siècle - Musée dauphinois, Grenoble, 2014.10.1

Homme d'armes sorti du rang à la faveur des guerres d'Italie, petit noble dauphinois devenu représentant du souverain en sa province, ce capitaine n'a peut-être pas révélé toutes ses facettes. Et si tel était le cas, sa renommée aura du moins attiré l'attention sur ses contemporains – compagnons, compatriotes ou parents – dont les archives conservent également les vivantes traces.

**Le tableau dit d'Uriage, localisé au château depuis au moins 1828, a rejoint les collections publiques en 1937. Représentant un homme en habit d'apparat, arborant un collier de l'Ordre de Saint-Michel (dans lequel Bayard est reçu en 1521), il est admis comme la figuration la plus ancienne et la plus vraisemblablement authentique de Pierre Terrail. Ses traits concordent avec les mots de ses contemporains, lui attribuant « le teint pâle, un corps émacié, des yeux noirs et vifs » (Symphorien Champier, 1525), « le visage oblong et le nez allongé » (Aymar du Rivail, vers 1530). Empruntant aux portraits officiels port et noblesse, le serviteur du roi apparaît, aussi, comme son avatar.**



Charles VIII, premier roi de France servi par Bayard, dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801



François I<sup>er</sup> confère à Bayard, en 1521, le collier de l'Ordre de Saint-Michel, gravure illustrant S. Champier, *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – 11 J 233

# UN HÉROS, CENT FIGURES

Influencées par une image monumentale, un récit illustré ou des appropriations plus politiques, nos représentations de Bayard proviennent ordinairement, toutes générations confondues, de l'enfance. Elles s'enracinent plus profondément dans une mémoire collective façonnée, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, par l'apprentissage de l'histoire de France dès l'enseignement primaire.

Soumettre ces impressions, souvent confuses, à un questionnement critique revient rapidement à reconnaître ce qu'elles ont de subjectif et de partiel.

L'historiographie de Bayard – autrement dit la somme des ouvrages publiés pour établir et transmettre les faits le concernant –, replacée dans son contexte, amène à percevoir combien chaque époque a adapté ce héros, en apparence immuable, à des attentes et des besoins spécifiques. Son portrait n'a de fait cessé d'être retouché et superposé maintenant et pour longtemps des couches diverses.

Discerner ces strates permet de les observer l'une après l'autre. Derrière les gravures d'Épinal et les livres destinés à la jeunesse du XIX<sup>e</sup> siècle peuvent ainsi se découvrir successivement le vertueux Bayard démocratisé dans les années 1760-1790; le parfait exemple proposé à la noblesse, en Dauphiné comme ailleurs dans le royaume, dans les décennies 1610-1650; enfin, et à l'origine, l'épique et fameux chevalier sans peur et sans reproche, particulièrement loué par le Loyal serviteur (Jacques de Mailles) en 1527 et Symphorien Champier en 1525, immédiatement après, et même dès avant sa mort.



Défense du pont sur le Garigliano, charité et mort de Bayard, illustrations de P. Rousseau pour *Images et récits d'histoire de France. Cours élémentaire, 10<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup>*, Paris, Delagrave, 1963 – 168 J 102

Mise à part la question de son portrait – officiel et glabre, puis militaire et barbu – et en dépit d'évolutions de style et d'interprétation, le choix des épisodes illustrant la vie de Bayard est d'une grande constance. Leur sélection, amorcée dès 1525 (bois gravés ornant les *Gestes de Symphorien Champier*), est confortée et complétée par les médaillons historiés entourant son portrait au Palais-Cardinal, diffusés par l'estampe à partir de 1650. Louant sa bravoure (combats contre Alonso de Sotomayor et des treize contre treize, défense du pont sur le Garigliano et de Mézières) ainsi que sa vertu (générosité, charité ou continence de Bayard), elle met aussi en scène sa loyauté (accolade avec François I<sup>er</sup> au soir de la bataille de Marignan, son adoubement, ou encore sa mort).



Défense du pont sur le Garigliano, charité et mort de Bayard, scènes encadrant son portrait, planche de F. Bignon et Z. Heince extraite des *Portraits des hommes illustres français qui sont peints dans la galerie du Palais cardinal de Richelieu (...)*, Paris, Henri Sara, 1650 – Musée dauphinois, Grenoble, 34 608D



Bayard défend le pont sur le Garigliano, gravure illustrant S. Champier, *Les Gestes ensemble la vie du preux chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – 11 J 233

# Souvenirs d'école (XXI<sup>e</sup> > XIX<sup>e</sup> s.)

Bayard est assurément moins familier aux enfants et adolescents d'aujourd'hui qu'à leurs aînés. Les demi-pensionnaires du lycée du Grésivaudan, à Meylan, font exception en déjeunant sous le regard du *Chevalier Bayard*, peinture murale réalisée dans le réfectoire de cet établissement par Jean-Marie Pirot, dit Arcabas, en 1988.

Jusqu'à cette date, du moins jusqu'aux années 1960, tout élève croisait en revanche Bayard au cours de sa scolarité. Dès l'école primaire, les manuels en contaient les exploits. Ce savoir précoce était partagé par les générations précédentes, nourries du même récit, des mêmes images. Deux témoins parmi d'autres, remontant aux débuts de la III<sup>e</sup> République, aux premiers temps de l'instruction primaire obligatoire (1881), peuvent en être produits.

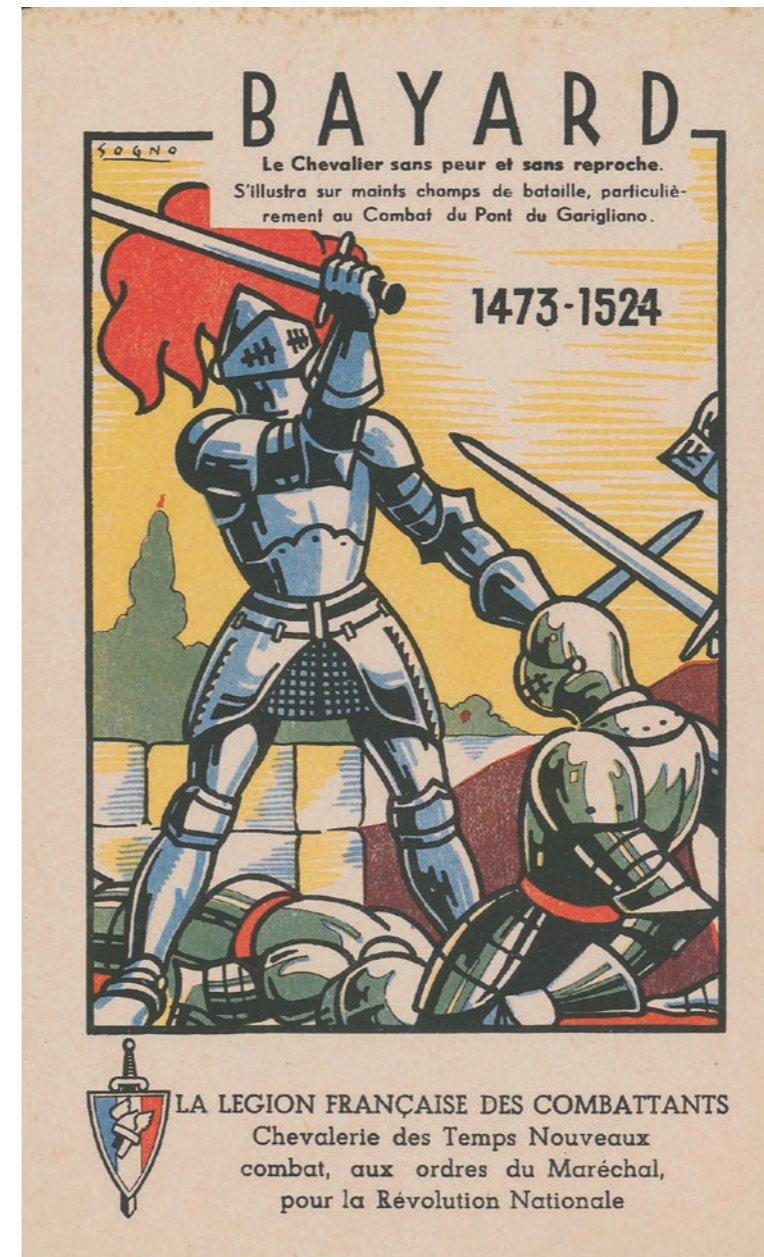
À Épinal, une planche coloriée au pochoir dédiée au chevalier a été maintes fois réimprimée depuis 1896. À Tours, chez Alfred Mame et fils, pas moins de huit éditions d'une *Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayart* ont paru de 1879 à 1892. Il s'agit du premier livre rédigé par Auguste Prudhomme, archiviste du département de l'Isère de 1878 à 1916. Volume de vulgarisation et non d'érudition, ce titre paraît, orné de quatre gravures sur bois, dans la *Bibliothèque de la*

*jeunesse chrétienne*, collection où se côtoient les œuvres de Châteaubriand, les biographies de Jeanne d'Arc et Godefroy de Bouillon, etc. La préface, restée inédite, avoue l'intention édifiante de l'ouvrage: « C'est qu'aux qualités habituelles du chevalier français, la valeur, l'intrépidité, il sut joindre des vertus plus rares à ces époques troublées, où le droit de la guerre semblait légitimer toutes les violences. Aussi humain après la victoire qu'impétueux pendant la lutte, il réussit à gagner l'estime et presque l'affection de ses ennemis eux-mêmes (...) ».

Modèle de courage et de probité identifié par tous les Français depuis l'enfance, Bayard demeure une référence commune quand le pays se déchire. Les années 1940 l'illustrent de façon spectaculaire. Son nom est alors fréquemment choisi par les résistants pour *alias* individuel ou afin de désigner une unité. « Bayard » est ainsi le nom de l'un des premiers noyaux de résistance de l'Yonne, formé à Joigny en 1941. C'est l'un des pseudonymes de Marcel Descour, chef d'état-major FFI de la région R1, commandant de l'Armée secrète pour la XIV<sup>e</sup> région militaire



Écusson-souvenir du groupe « Bayard » (Joigny, Yonne), M. Thérèse, seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle – Musée de la Résistance – Groupe Jovinien Bayard, Joigny



Bayard. *Le Chevalier sans peur et sans reproche*, buvard aux armes de La Légion française des combattants, J. Sogno-Bezza dit Sogno, 1940 ou 1941 – 7 Fi 402

et le Vercors. C'est encore le nom des groupes créés en Chartreuse par Georges Roche *alias* Coriace, ou André Jarrand *alias* Dufour, qui alimentent en 1944 le détachement « Bayard », commandé par le même Dufour.

Dans le même temps, le héros est embrigadé par le régime de Vichy. À côté d'autres figures militaires populaires, comme Le Grand Ferré, Jeanne Hachette, Jeanne d'Arc, le chevalier d'Assas ou le jeune Viala, il porte ainsi l'étendard de la Légion française des combattants, « Chevalerie des Temps Nouveaux ». Cette organisation, résultant de la fusion, en août 1940, de l'ensemble des associations d'anciens combattants, lie chacun de ses membres (1,4 million) au maréchal Pétain par serment en vue de défendre la Révolution nationale. Quand le chef de l'État français visite Grenoble, en mars 1941, la une du *Petit Dauphinois* lui prête tout spécialement allégeance au nom de la ville et du Dauphiné, « patrie du Chevalier Bayard ».



Maquisards du camp du Néron près de Grenoble, 1943 – Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère, Grenoble, 2010.56.05

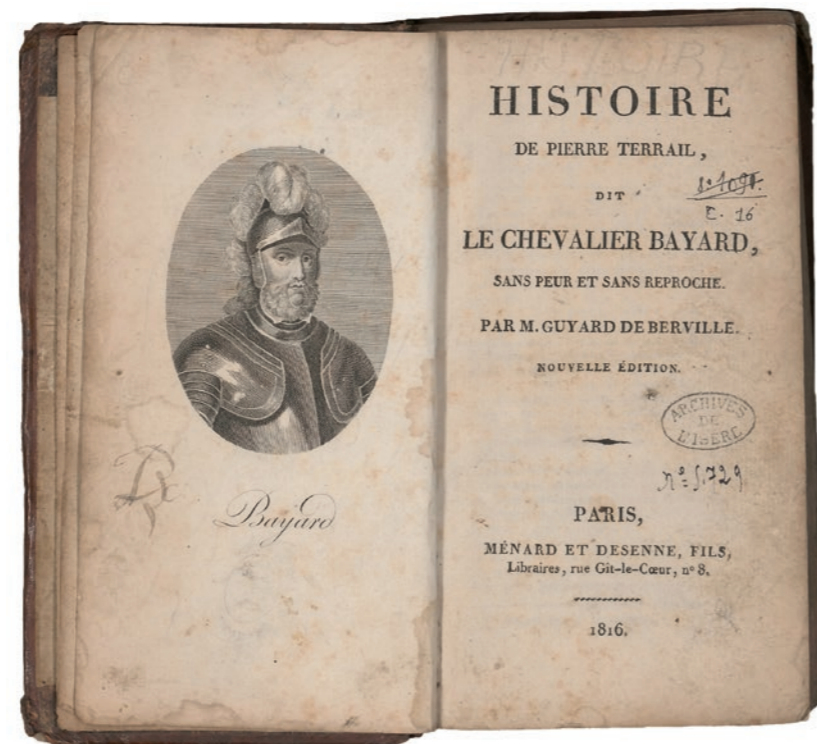
# Un modèle civique et national (XVIII<sup>e</sup> s.)

La notoriété de Bayard au XVIII<sup>e</sup> siècle doit beaucoup à la publication par Guyard de Berville, à Paris, en 1760, d'une petite *Histoire de Pierre Terrail, dit le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche*. L'ouvrage s'adresse aux élèves de l'École royale militaire, établissement d'enseignement supérieur fondé par Louis XV en 1751 pour l'instruction de jeunes gens sans fortune, admis sur preuve de noblesse et sur concours. Son public s'élargit vite: réédité jusqu'aux années 1840, il est souvent remis comme livre de récompense dès les premières classes.

Entre-temps, la figure de Bayard aura été prise en Dauphiné dans de subtiles rivalités. Depuis 1776, le Parlement de Grenoble réclame le rétablissement des états provinciaux, dont les élus, avant 1628, consentaient à l'impôt. L'histoire est scrutée pour y chercher des arguments et ranimer contre Paris un patriotisme régional. La Société littéraire de Grenoble, où la magistrature est assez présente, achève ainsi sa première séance publique, en mai 1787, en proposant au concours l'éloge historique du chevalier Bayard, «héros le plus célèbre que Grenoble et le Dauphiné aient vu naître». Sans succès d'abord, car un édit publié en juillet occupe et divise les élites provinciales: loin de refonder les états, il institue, sous l'autorité de l'intendant, une assemblée provinciale composée de membres

nommés. La noblesse de robe, à la tête du Parlement et de la Chambre des comptes, accueille très mal cette création perçue comme une mise sous tutelle. La noblesse d'épée, qui y trouve des sièges, la voit d'un meilleur œil.

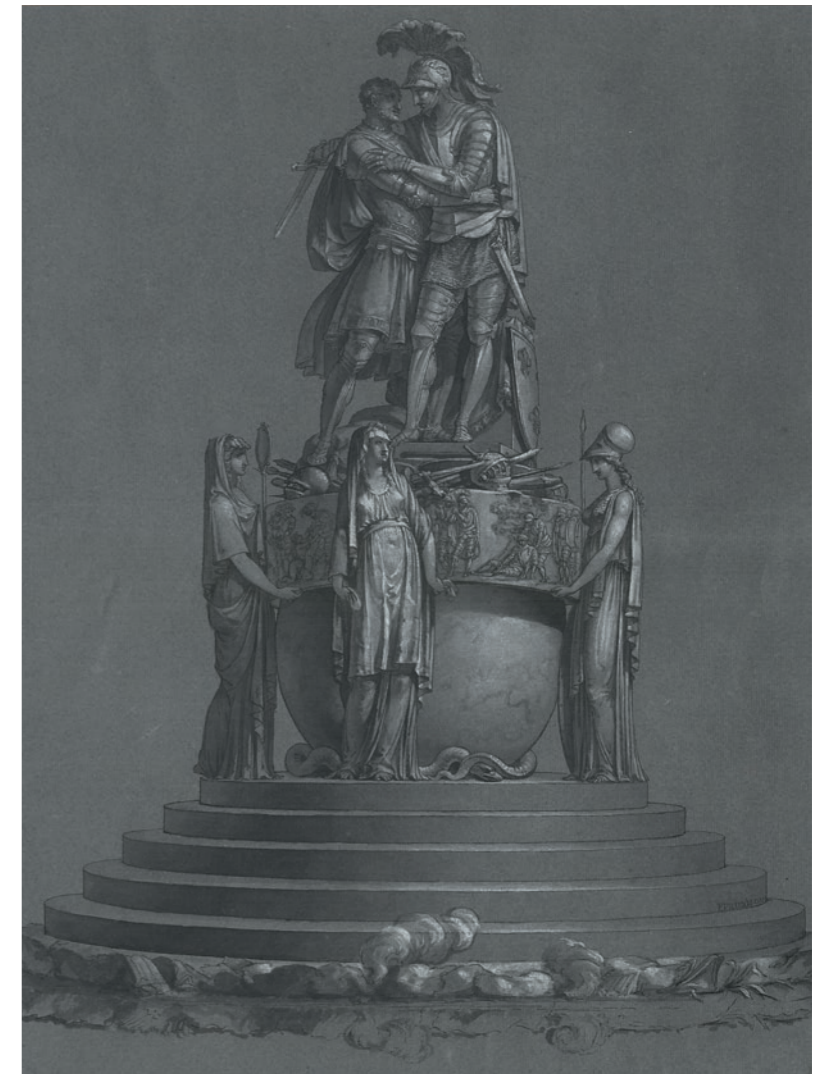
Frontispice de l'*Histoire de Pierre Terrail, dit le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche* de G. F. Guyard de Berville, Paris, Ménard et Desenne fils, 1816 – BIB\_E16



En décembre 1787, les *Affiches de Dauphiné* amorcent, en publiant une lettre fictive, une souscription pour élever un monument en l'honneur de Bayard. Ce redoublement de ferveur est en réalité la réponse de la noblesse d'épée, soutenue par l'intendant, à celle de robe, initiatrice du premier hommage, en vue d'exalter le service de l'État. Un concours fait appel à des sculpteurs renommés. Joseph Chinard l'emporte avec une esquisse associant à l'accolade entre Bayard et François I<sup>er</sup> deux scènes historiées, la générosité de Bayard et sa mort, encadrées des vertus cardinales.

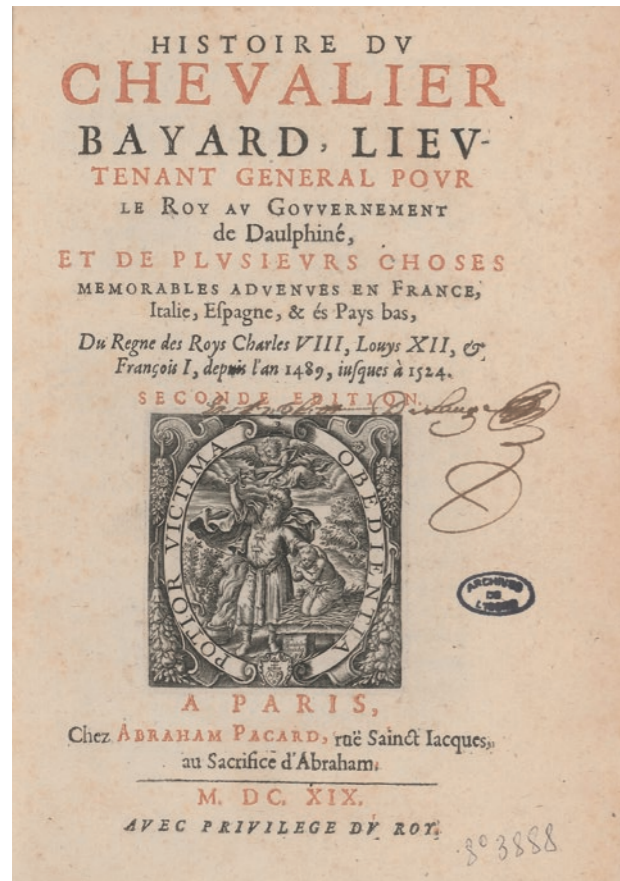
Parallèlement, le concours d'éloquence de la Société littéraire est relancé par Savoye de Rollin, avocat général au Parlement, en avril 1788. L'éloge, précise-t-il, portera sur les vertus de Bayard, ses bienfaits et son humanité, et non sur ses prouesses armées ou sa naissance: la noblesse d'épée ne peut être plus explicitement dépossédée de son héros! Les événements de l'été 1788 retardent de nouveau l'épreuve: elle n'aboutit qu'en février 1789. Trois auteurs, par ordre de mérite, sont couronnés: Louis Gautier, notaire grenoblois, Romain Gagnon, avocat au Parlement, et Jean-Baptiste Dochier, avocat à Romans.

Sous la plume de Gautier et Gagnon, Bayard devient le plus sensible des héros, pleurant la mort coupable de ses ennemis. L'emploi de termes nouveaux infléchit son image: «chéri de la nation», il sert ainsi «sa patrie» plutôt que son roi. Le preux Dauphinois est comme jamais opposé aux jeunes nobles, «jaloux de commander dans un âge où Bayard apprenait encore à obéir», mais aussi aux courtisans et aux ministres. La glorification du passé se mue en critique du présent. Le discours de clôture de Savoye de Rollin est virulent contre le gouvernement. La Révolution gronde.



Projet pour un monument en l'honneur de Bayard attribué à Joseph Chinard, [1788] – Musée Grand Curtius, Liège

# Un idéal pour la noblesse (XVII<sup>e</sup> s.)



*Histoire du chevalier Bayard* (...) par J. de Mailles, introduit, adapté, annoté et indexé par T. Godefroy, Paris, A. Pacard, 1619 – BIB\_8°3888

L'*Histoire du chevalier Bayard, lieutenant general pour le roy au Gouvernement de Daulphiné, et de plusieurs choses memorables advenues en France, Italie, Espagne, & es Pays bas, du Regne des Roys Charles VIII, Louys XII, & François I, depuis l'an 1489, jusques à 1524* est publiée à Paris en 1616 et 1619. Due à Théodore Godefroy, elle adapte stylistiquement et confère un caractère plus sérieux à *La tresjoyeuse plaisante et recreative hystoire* (...) du (...) gentil seigneur de Bayart publiée par le Loyal serviteur en 1527. Dédiée à Louis XIII, elle donne Bayard en exemple à la noblesse, incitée à être, comme lui, « tres-fidele » et à « rendre tout service » au roi.

Le vote par les états de Dauphiné, en 1619, de mille livres pour ériger un tombeau à Bayard (exauçant par là un souhait qu'aurait exprimé Henri IV en 1600) fait écho à ce regain d'intérêt pour un modèle de loyauté antérieur aux guerres civiles et religieuses qui déchirent encore le royaume. Le projet échoue : c'est finalement une initiative privée, celle de Scipion Polloud, grand prévôt de Dauphiné, qui aboutit dans les années 1630 à la pose dans le chœur de l'église des Minimes de la Plaine (Saint-Martin-d'Hères) d'une épitaphe latine surmontée des armes et du buste de Bayard en marbre blanc. Elle est visible depuis le XIX<sup>e</sup> siècle à la collégiale Saint-André de Grenoble.

La publication de Godefroy suscite chez Claude Expilly, président au Parlement de Grenoble, le désir de faire œuvre d'historien. Menant « une assez exacte recherche des anciens documans de [la] Maizon [Terrail], et des autres qui an pouvoient avoir », il recueille tout ce qu'il peut trouver d'inédit sur Bayard

et propose dans ses *Poèmes*, en 1624, suivi d'une épitaphe à son nom, un « Supplemant a l'histoire du chevalier Bayard ».

Avant une relative éclipse, 1650 marque un apogée. C'est l'année de parution des *Portraits des hommes illustres françois qui sont peints dans la gallerie du Palais cardinal de Richelieu*, où l'on trouve, parmi une vingtaine de modèles de courage et de gouvernement, Pierre Terrail. C'est aussi celle de l'impression, par le Grenoblois Jean Nicolas, de *l'Histoire du chevalier Bayard, et de plusieurs choses memorables advenues sous le Regne de Charles VIII. Louis XII. & François I*. Ce livre ajoute aux pages du *Loyal serviteur*, de Godefroy et d'Expilly de nouvelles « augmentations » dues à Louis Videl, ancien secrétaire de Lesdiguières. Mémorial complet, il comporte aussi les textes latins composés, l'un pour le Palais-Cardinal, l'autre, par Scipion Guillet, le dernier, par Scipion Polloud pour l'église des Minimes.

De réécritures en ajouts, l'ouvrage de 1527 achève là sa mue au service de la magistrature à la tête des cours provinciales. L'épître dédicatoire adressée à Denis de Salvaing de Boissieu, premier président en la Chambre des comptes du Dauphiné, glorifie son ascendance et son bisaïeul, Aymon de Salvaing. Videl consacre l'une de ses notes à cet ancêtre, brillant chevalier, parent et compagnon de Bayard – en réalité simple vi-châtelain de La Buisnière. Cette fable, comme l'omission de la qualité de lieutenant général dans le titre, scelle l'appropriation du héros : emblème d'une vieille noblesse d'épée, associé à une chevalerie fantasmée, Bayard devient source et caution de valeur pour la noblesse de robe.



*Aymon de Salvaing de Boissieu, seigneur de Boissieu, surnommé le chevallier hardy, planche extraite de La Science héroïque* (...) de M. de Vulson de La Colombière, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1669 – 46 J 35



Monument funéraire placé au XVII<sup>e</sup> siècle dans le chœur de l'église des Minimes de la Plaine (Saint-Martin-d'Hères), cliché E. Duchemin, entre 1890 et 1914 – Ville de Grenoble, Bibliothèque municipale, Duchemin O.d.33

## Un portrait en pied pour la galerie des hommes illustres

En 1624, devenu ministre d'État, le cardinal de Richelieu acquiert à Paris, près du Louvre, l'hôtel de Rambouillet. Il en confie l'année suivante les travaux de transformation en « Palais-Cardinal » (actuel Palais-Royal) à l'architecte Jacques Lemercier. De somptueux appartements y exaltent la puissance et les qualités du maître des lieux. L'aménagement de la galerie des hommes illustres, salle de 48 mètres sur 5 occupant le premier étage de l'aile nord-ouest, intervient entre 1630 et 1635. Son décor se compose de bustes antiques et de 25 portraits en pied, un peu plus grands que nature, principalement réalisés par le peintre favori de Richelieu, Philippe de Champaigne. Simon Vouet, premier peintre du roi, en aurait peint un tiers – un travail d'atelier restant plausible dans les deux cas. Après la famille royale (Henri IV, Louis XIII, Gaston d'Orléans, Anne d'Autriche et Marie de Médicis), Richelieu est figuré face à Suger, abbé de Saint-Denis, ministre de Louis VI et Louis VII. La cohorte des illustres se poursuit avec Montfort, Gaucher de Châtillon, Du Guesclin, Clisson, Boucicaut, Dunois et Jeanne d'Arc pour le Moyen Âge ; le cardinal d'Amboise, La Trémoille, Gaston de Foix, Bayard, Cossé-Brissac et Montmorency pour le premier XVI<sup>e</sup> siècle ; François de Guise, le cardinal de Lorraine, Montluc, Biron et Lesdiguières pour le second. Scènes historiées, emblèmes, devises et éloges entourent chaque tableau. L'ensemble, démembré au XVIII<sup>e</sup> siècle, est connu grâce aux gravures de Zacharie Heince et François Bignon publiées en 1650.

La confrontation entre ces estampes, les quelques tableaux originaux préservés dans des musées, et deux portraits d'une collection particulière suggère que nous



Pierre Terrail, seigneur de Bayard, portrait provenant de la galerie des hommes illustres du Palais-Cardinal, atelier de Simon Vouet ou Philippe de Champaigne, vers 1630-1635 – Collection particulière



Pierre Bayard, chevalier, planche de F. Bignon et Z. Heince extraite des *Portraits des hommes illustres françois qui sont peints dans la galerie du Palais cardinal de Richelieu* (...), Paris, Henri Sara, 1650 – Musée dauphinois, Grenoble, 34 608D

sont bien parvenues les effigies peintes de Lesdiguières et de Bayard. La paire aurait été acquise, sous la Révolution ou l'Empire, par M. de Barral de Rochechinard, général isérois et préfet du Cher. Elle a orné le château de Voiron au XIX<sup>e</sup> siècle. Le portrait de Lesdiguières a été présenté au Musée dauphinois en 2017 et publié en 2019 par Yves Jocteur Montrozier dans un volume consacré au *Siècle des Lesdiguières* (PUG). Le portrait de Bayard, qui reste à étudier, est ici exposé pour la première fois.

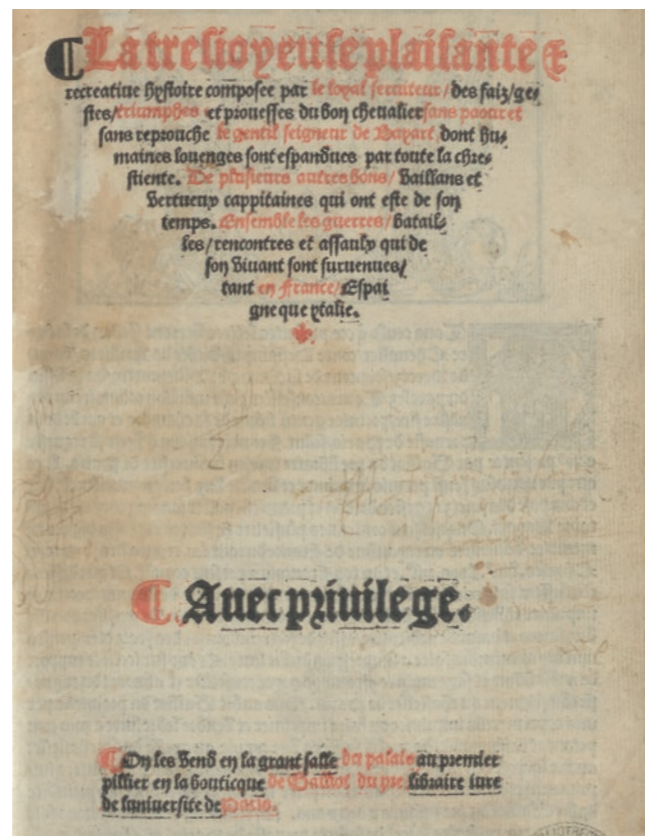


# Le chevalier sans peur et sans reproche (XVI<sup>e</sup> s.)

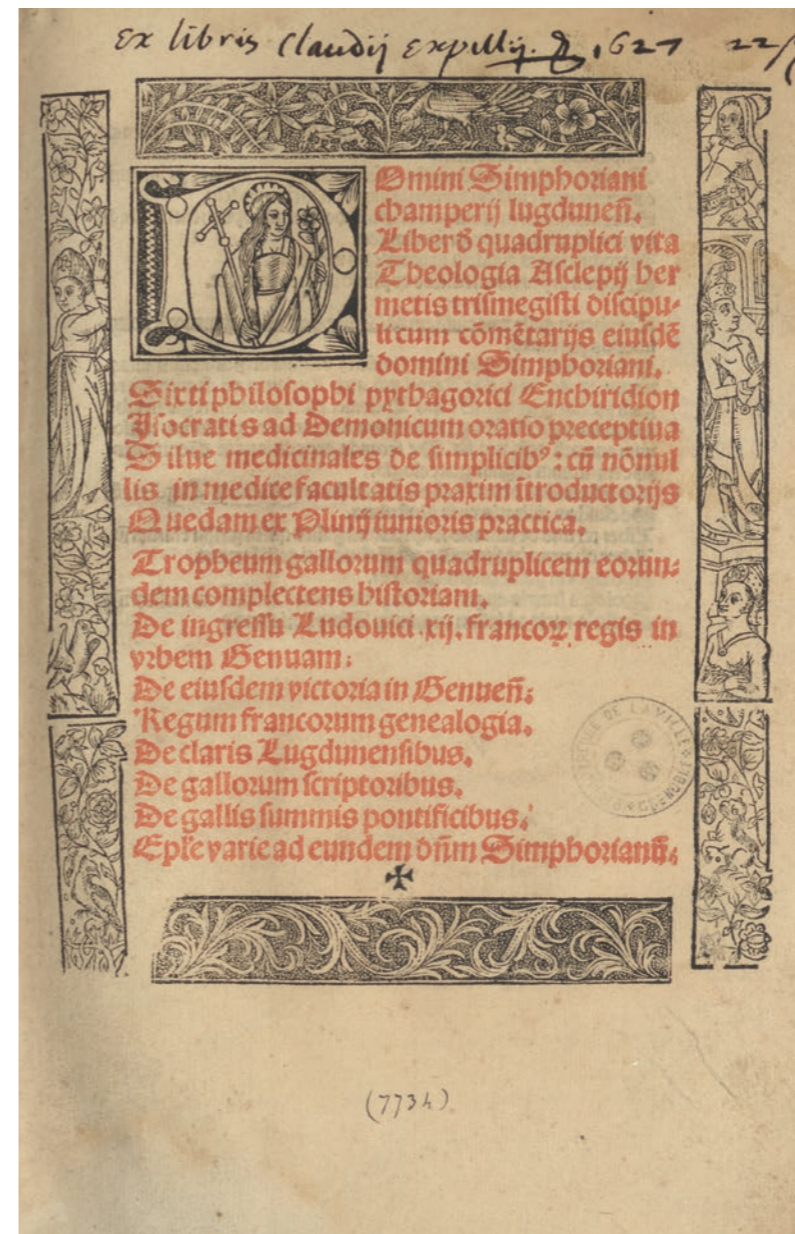
« Preux chevalier » pour l'un, « bon chevalier sans peur et sans reproche » pour l'autre : les deux premiers biographes de Bayard ont imposé dès 1525 et 1527, après la mort de leur sujet en 1524, son association avec une chevalerie idéalisée. L'entreprise n'est pas isolée : en 1527 également, dans son *Panégyric du chevalier sans reproche*, le Poitevin Jean Bouchet fait de même avec un autre serviteur des rois de France bien oublié : Louis II de La Trémoille (1460-1525), tué à la bataille de Pavie. Le désarroi né de cette désastreuse défaite et de la captivité du roi François I<sup>er</sup> expliquerait précisément l'attrait des contemporains pour ces valeureuses figures « refuges ».

*La tresjoyeuse, plaisante et recreative hystoire composée par le loyal serviteur des faiz, gestes, triumphes et prouesses du bon chevalier sans paour et sans reprouche le gentil seigneur de Bayart*, parue à Paris en 1527, emprunte au roman de chevalerie. L'auteur, anonyme, a été identifié avec Jacques de Mailles, secrétaire de Bayard. S'il en a ainsi été le familier, il n'en prend pas moins des libertés avec certains faits, volontairement, pour servir son héros, ou involontairement, pour ne pas avoir tout su.

Symphorien Champier, médecin polygraphe au service du duc de Lorraine, parent par alliance de Bayard (il en a épousé une cousine, Marguerite Terrail), publie à Lyon en novembre 1525 *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard, avec la genealogie, comparaisons aux anciens preulx chevaliers, gentilx, israelitiques et chrestiens, ensemble oraisons, lamentations, epitaphes dudit chevalier Bayard*,



La tresjoyeuse plaisante et recreative hystoire composée par le loyal serviteur des faiz, gestes, triumphes et prouesses du bon chevalier sans paour et sans reprouche (...), Jacques de Mailles, Paris, Galliot du Pré - 1527. Ville de Grenoble, Bibliothèque municipale, V.13875



Frontispice d'un recueil contenant le *Tropheum Gallorum* de Symphorien Champier, Lyon, [Jannot Deschamp, Jacques Huguetan et Étienne Gueynard], 1507 - Ville de Grenoble, Bibliothèque municipale, E.12983 Rés.

contenant plusieurs victoires des roys de France, Charles VIII, Loys XII et François premier de ce nom. Si Champier a bien connu Bayard, son livre, illustré d'une trentaine de gravures, avoue dès son titre puiser à trois genres littéraires bien plus qu'à l'histoire : la chronique, l'éloge funèbre et le roman. Dans ce dernier domaine les neufs preux – trois héros païens (Hector, Alexandre le Grand et Jules César), trois bibliques (Josué, David, Judas Maccabée) et trois chrétiens (Arthur, Charlemagne et Godefroy de Bouillon) – incarnent, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, les vertus du parfait chevalier.

Il s'agit bien pour Symphorien Champier de construire un personnage pour la postérité et d'y lier son propre nom. Du vivant même de Bayard, en 1507, il a déjà inséré, dans son *Tropheum Gallorum*, l'éloge de « Pierre Terrail, seigneur de Bayard, très noble Dauphinois ». On y lit, en latin, une première version du différend entre Bayard et Alonso de Sotomayor, depuis les billets qu'auraient échangés les deux hommes d'armes jusqu'à la mort de l'Espagnol. Champier récidive en 1509, cette fois en français, dans *Le Triumphe du très-chrestien Roy de France [Louis] XII de ce nom*. Son héros, brièvement cité, n'est alors encore que le « capitaine Bayard dit Pierre Terrail du Daulphiné, ung aultre Roland en force et victoire ». Au combat contre Alonso de Sotomayor s'ajoute la mention d'une nouvelle et toute récente preuve de sa valeur : sa participation à la bataille d'Agnadel, remportée contre les Vénitiens le 14 mai 1509. Bayard n'est pas encore figé en « preux chevalier » : le titre de capitaine qu'il vient d'acquérir concourt bien plus efficacement à sa promotion.

# Symphorien Champier, complément et annotations

*Je ne saurais vous remercier assez de la description si complète que vous avez bien voulu m'adresser de la curieuse addition qui se trouve dans votre exemplaire des Gestes de Bayard, de l'édition de Lyon 1525. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Symphorien Champier glorieux et fier de son alliance avec les Terrail, ait ajouté plus tard à son livre ces quelques pages, il aimait à épuiser la matière des sujets traités par lui, surtout lorsqu'ils flattaient sa vanité, mais ce que j'ai peine à comprendre c'est qu'il ne soit resté de trace de ces annotations que dans un seul exemplaire, celui du château de Vézille.*

Extrait d'une lettre de Paul Allut à Auguste Casimir-Perier, 14 mars 1867 – 11 J 233

L'exemplaire des *Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard* que conservent les Archives départementales de l'Isère est remarquable à plusieurs titres. Il s'agit de l'édition originale, parue à Lyon, chez Gilbert de Villiers, en 1525. L'ouvrage a été possédé par Auguste Casimir-Perier (1811-1876), dont les papiers ont été acquis par le Département en 1982. Deux lettres restées jointes attestent que le député l'avait signalé en 1867 à Paul Allut (1794-1880), auteur d'une *Étude biographique et bibliographique sur*

aucunes hystoires, lesquelles ont esté obmises, et anoter aucunes que de nouveau nous ont esté declairees par gens dignes de foy», y écrit notamment l'auteur. Il donne ensuite à lire cinq courts chapitres, abordant chacun un sujet déjà évoqué. Le premier revient sur le duel avec Alonso de Sotomayor (livre II, ch. 2), le deuxième, sur les « deux combatz au royaume de Naples, le premier de VI contre VI, le second de VIII contre VIII » (*ibid.*, ch. 3), le troisième, sur la défense du pont sur le Garigliano (ch. 4), le quatrième, sur « la prinse de Novare et [le] portement triumphal de la Biquoque » (ch. 5). Le dernier est une « annotation de la mort du noble Bayard » (livre III, ch. 7). S'il ne révèle aucun secret, ce *Complément* méconnu mêlant anecdotes et louanges souligne encore les intentions et travers de Symphorien Champier.

Symphorien Champier parue en 1859. Il avait en effet remarqué la présence d'un opuscule inconnu entre le corps d'ouvrage et l'habituel supplément en vers latins. Ce cahier de 8 feuillets, de présentation identique à celle des *Gestes*, est intitulé *Complément et annotations des Gestes et hystoires du noble chevalier Bayard icy adjoustees par messire Symphorien Champier aucteur dudict livre docteur et chevalier: premier medecin de monseigneur de Lorraine*. Le bois qui décore son frontispice est celui qui orne le titre des *Gestes*. Une nouvelle épître dédicatoire est adressée à Laurent Alleman: « Si des gestes illustres, des proesses dignes de memoyre, des trophées triumphans du Hercules Dalphinal, du Bayard tout bardé de proesse, ay en six livres declairé les labeurs, en ce petit livre, Reverend Pere, pretens adjoûter



*Complément et annotations des Gestes et hystoires du noble chevalier Bayard*, cahier de 8 feuillets formant supplément à Symphorien Champier, *Les gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – 11 J 233



Décollation de saint Symphorien, accostée de Symphorien Champier et son épouse, Marguerite Terrail, en prière, gravure illustrant S. Champier, *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – 11 J 233

# UN TEMPS DE SIÈGES ET DE BATAILLES

Pierre Terrail ne se serait vraisemblablement pas signalé sans les guerres d'Italie qui, soixante-cinq ans durant (1494-1559), ont vu les Valois revendiquer leurs droits dynastiques sur Naples et le Milanais.

Sa trajectoire, de jeune page (1486) à capitaine de sa propre compagnie (1523), s'inscrit dans une aventure de masse : des dizaines de milliers de sujets français ont pris part aux hostilités. Parmi eux, bien d'autres Dauphinois ont servi la couronne outre-monts, dans des emplois militaires, administratifs ou judiciaires.

La province toute entière vit alors au gré des nouvelles de la péninsule italienne et de fronts secondaires, transmises par les correspondances institutionnelles ou privées, des vers de circonstance et des chansons ; l'imprimerie encore naissante concourt à diffuser l'actualité et modeler des esprits favorables au pouvoir.

Le Dauphiné éprouve aussi le poids du conflit bien plus concrètement et sévèrement. La région, menacée sur ses frontières, est maintes fois traversée par le roi et ses armées, franchissant et refranchissant les Alpes. Ses habitants contribuent à sa défense par l'impôt, les corvées ou le guet, subissent la charge de fournir vivres et fourrages aux troupes, et redoutent les exactions des gens d'armes, que les secours alloués peinent à compenser. Des impositions extraordinaires et d'amples cessions du domaine delphinal s'avèrent nécessaires au financement des opérations, à la récompense et au dédommagement des alliés, serviteurs et victimes des ambitions royales.



Scènes de bataille illustrant S. Champier, *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – II J 233



Pavillon français flottant sur Naples, dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801

La *Cronaca della Napoli aragonese* [Chronique de la Naples aragonaise] tranche parmi les sources sur les guerres d'Italie. Relatant les événements survenus à Naples de 1423 à 1498, ce manuscrit orné de 120 dessins à la plume rehaussés de couleur représente de façon détaillée lieux, personnages et péripéties. Il illustre notamment, du point de vue adverse, le « voyage de Naples » de Charles VIII (1494-1495).

# Trente années de conflit

**D**urant la majeure partie de la vie de Pierre Terrail, et pendant encore trente-cinq ans après sa mort, la péninsule italienne, espace morcelé entre de nombreux états tantôt rivaux, tantôt alliés, est le principal théâtre où s'affrontent ambitions et rivalités européennes.

La séquence s'ouvre à la mort du roi de Naples, en janvier 1494. Le roi de France entend alors faire valoir ses droits dynastiques sur ce royaume arraché aux Angevins par les Aragonais en 1442. Sûr de ses titres, conforté par des prophéties populaires, animé par un esprit de croisade dont cet avant-poste méditerranéen devait être le tremplin, Charles VIII réunit ses troupes à Lyon au mois de septembre, traverse à leur tête le Dauphiné puis les duchés et marquisats amis (Savoie, Montferrat, Milan) avant de progresser en terrain plus hostile : Pise, Florence, Sienne, Rome... Il atteint sa destination en février 1495. Légitime et noble « voyage de Naples » pour la propagande royale, cette campagne marquée de nombreuses exactions est en réalité violente et meurtrière. Une coalition défensive menée par Venise s'organise au nord, ce qui contraint Charles VIII, redoutant d'être coupé de ses ressources, à rebrousser chemin dès le mois de mai. Forçant le passage à Fornoue, le roi est de retour à Grenoble en octobre 1495. Il a laissé à Naples une administration française qui ne tarde pas à tomber entre les mains des Aragonais. Les dernières places fidèles à sa couronne tombent



en 1497. Lui-même meurt accidentellement en 1498 sans avoir de nouveau franchi les Alpes, comme il en avait le projet.

L'absence de descendance de Charles VIII entraîne l'accession au trône de son cousin, le duc d'Orléans, sacré sous le nom de Louis XII. Ce dernier a ses propres prétentions en Italie, qu'il avait en vain tenté de faire valoir dès 1494 : arrière-petit-fils du duc de Milan Jean Galéas Visconti, il conteste sa succession aux Sforza, pourtant régulièrement investis par l'empereur, suzerain des lieux. Ce contentieux nourrit une nouvelle guerre dès 1499. Louis XII signe avec Venise un traité d'alliance qui lui permet de s'emparer assez facilement d'une partie du duché. Ludovic Sforza est déposé et remis aux Français. Gênes, ancien protectorat milanais, entre également dans le giron français en 1500, non sans heurts (elle se révolte en 1507).

**Ci-dessus : sceau de majesté employé par Charles VIII de mars à mai 1495 pour authentifier ses actes émis en qualité de roi de Naples et de Jérusalem** – Archives nationales de France, Centre de sigillographie et d'héraldique, D 88

**À gauche : grand sceau employé par Louis, duc d'Orléans (futur Louis XII) de 1484 à 1498, revendiquant les droits hérités en Milanais de sa grand-mère, Valentine Visconti** – Archives nationales de France, Centre de sigillographie et d'héraldique, D 951



Scène de bataille, gravure illustrant *Le premier [-second] volume de la mer des histoires*, Paris, Enguilbert I de Marnef, François Regnault, [1517] – Bibliothèque Rennes Métropole, 785\_1 Rés



Entrée solennelle de Charles VIII à Naples (1495), dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801

Fort de ses succès, Louis XII se tourne vers le sud de la péninsule avec les mêmes revendications que son prédécesseur. Parvenu, dans ce troisième conflit, à se concilier le roi d'Espagne en lui promettant un partage du territoire, il prend Naples en 1501. Mais des désaccords raniment rapidement les hostilités, et l'Espagne recouvre l'intégralité du terrain napolitain en 1504.

La quatrième guerre d'Italie est amorcée en 1508 par un conflit entre Venise et la papauté. Louis XII cherche à en profiter pour s'emparer du reste du duché de Milan aux dépens des

Vénitiens. Mais ses ambitions en viennent à braquer contre lui l'Europe entière : l'Espagne, l'Angleterre, la confédération suisse, et même le pape, son ancien allié. En 1512, la coûteuse victoire de Ravenne n'empêche pas les Français de perdre toutes leurs possessions en Italie et d'être menacés sur leurs propres frontières. Ferdinand d'Espagne notamment conquiert le royaume de Navarre, depuis longtemps sous influence française.

Louis XII meurt le 1<sup>er</sup> janvier 1515 sans héritier mâle. De nouveau, une branche cadette, celle d'Angoulême, est portée au pouvoir, en la personne de François 1<sup>er</sup>. Le nouveau souverain

reprend immédiatement à son compte les prétentions de ses devanciers. Son premier objectif est de récupérer le Milanais : cette cinquième campagne débouche sur la victoire de Marignan (14 septembre 1515), remportée contre les Suisses défendant le duché. La confrontation avec le suzerain de ces terres, l'empereur, se tend toutefois après l'échec du roi de France à l'élection impériale de 1519, tandis que son rival Charles Quint combine les titres de roi des Espagnes, duc de Bourgogne, roi de Naples et de Sicile, archiduc d'Autriche et empereur du Saint-Empire romain germanique.

Menacé d'encerclement, François 1<sup>er</sup> réagit en envahissant à la fois la Navarre et les Pays-Bas en 1521. En réaction, Charles Quint s'empare du duché de Milan, et attaque au nord du royaume. Défenseur efficace, sur ce front, de Mézières (le siège en est levé grâce à lui en septembre 1521), Bayard est rappelé en Italie, où il meurt au combat en avril 1524. Cette sixième guerre s'achève en février 1525 par le désastre de Pavie. Le roi est fait prisonnier. Pour mettre un terme à sa captivité, il doit consentir à de nombreuses concessions dans le traité de Madrid (janvier 1526).

Carte de l'Italie extraite de Sebastian Münster, *Cosmographiae universalis libri VI*, Basel, Heinrich Petri, 1550 – Bibliothèque municipale d'Orléans, fonds ancien, Rés. E100



# Une carrière en armes

À côté des mortes-payes (garnisons) et des artilleurs, les compagnies d'ordonnance forment à partir de 1445 l'armée permanente. Charles VII fixe alors leur effectif total à 1500 lances, unités dont le recrutement, la composition, l'armement et le regroupement en compagnies évoluent. À l'origine, une lance compte un homme d'armes, avec son couillier et son page, et deux archers à cheval servis par un valet commun. Seul l'homme d'armes combat monté, à la lance et à l'épée : tel est le chevalier qu'a été Pierre Terrail.

Son parcours est jalonné, dans une complémentarité constante avec les sources narratives, d'archives relevant de la gestion courante des affaires. Les comptes de l'hôtel et du trésorier général de Savoie documentent ainsi ses débuts ordinaires, en qualité de page, sous le premier surnom de « Piquet ». D'avril 1486 à octobre 1490, avec onze autres nobles garçons, il est à la cour du duc de Savoie Charles I<sup>er</sup> pour le servir et s'initier à de futures fonctions civiles ou militaires. Après la mort de ce protecteur, il rentre en France.

Sa carrière dans les compagnies d'ordonnance – dont l'effectif est porté, en 1495, à 2700 lances – peut être suivie au moyen des montres d'armes provenant de la Chambre des comptes de Paris. Établies par compagnie chaque trimestre, à la faveur d'une revue des hommes et de l'inspection de leur armement, ces listes nominatives déterminent le paiement des soldes.



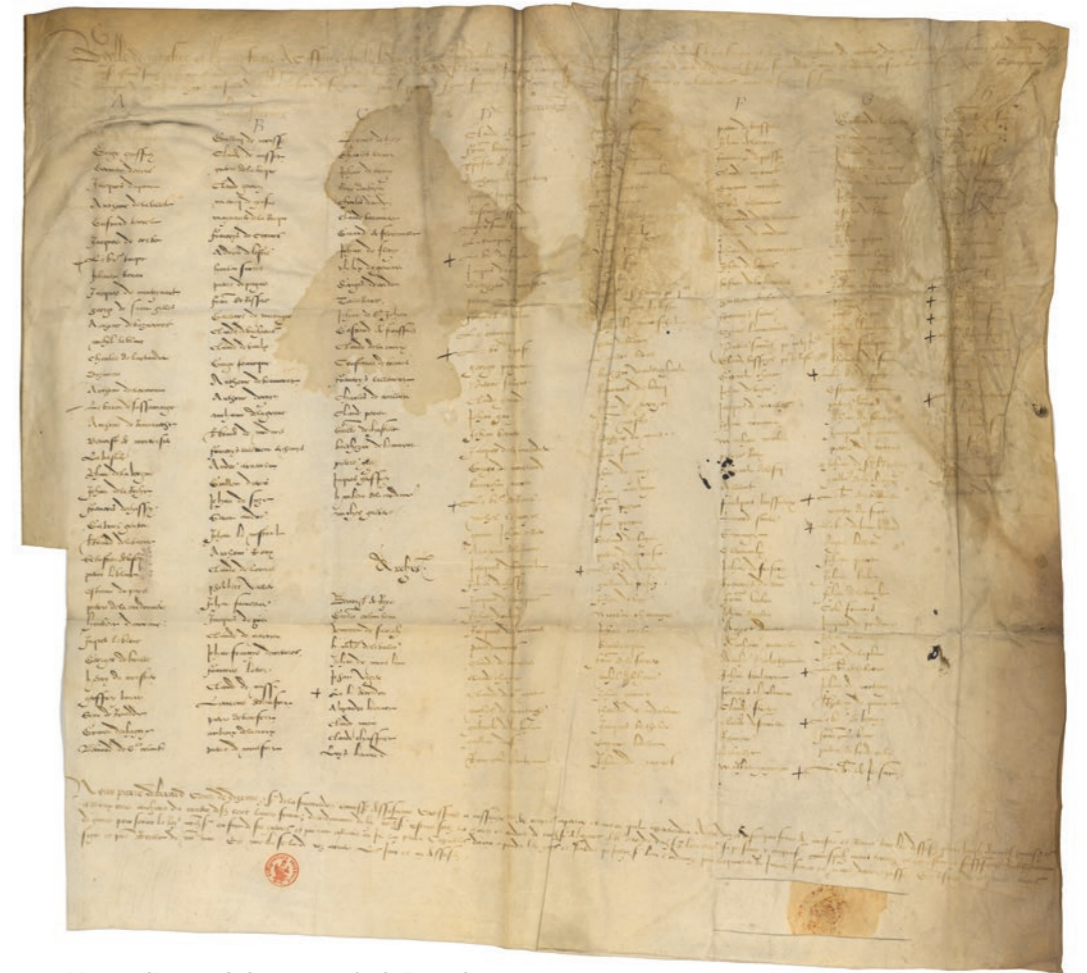
De janvier à mars 1494, Bayard appartient à la compagnie de quarante lances d'Yves de Tourzel, baron d'Allègre. À compter du mois d'octobre suivant et pour dix ans, il figure dans celle de cent lances de Louis de Luxembourg, comte de Ligny, menée par Louis d'Ars. C'est dans ses rangs qu'il participe au « voyage de Naples » (1494-1495) et mène les combats héroïques qui l'ont rendu populaire (1503).

En 1509, Bayard cumule le commandement de la compagnie de quarante lances de Jacques de Lay, seigneur du Châtelard, avec celui d'une compagnie de cinq cents hommes de pied. En 1511, Louis XII remercie de ses services

**Compte du receveur et trésorier général de Savoie** – *Archivio di Stato di Torino, Conti di Tesoreria Generale*, vol. 146

le duc de Lorraine en lui accordant une compagnie de cent lances, résultant de l'addition des lances de Bayard et de celles de Charles d'Amboise, défunt gouverneur du Milanais. Vingt lances sont spécialement affectées à la défense de la Lorraine. Commandant en second, Bayard est maître des quatre-vingt, puis seulement soixante lances restantes, postées dans le nord de la France entre 1515 et 1520.

Le dédoublement de la compagnie du duc de Lorraine procure enfin à Bayard, auréolé du succès de Mézières et reçu dans l'Ordre de Saint-Michel (1521), sa propre compagnie. La montre des 99 hommes d'armes et 200 archers la composant faite en octobre 1523 marque le sommet de sa carrière. La noblesse dauphinoise, jusqu'à ses plus grands noms, fournit sous ses ordres le tiers des effectifs. Cet apogée est de courte durée : la montre conservée suivante, faite à Avignon en septembre 1524, ne cite Bayard, mort le 30 avril, qu'à titre posthume.



**Montre d'armes de la compagnie de Bayard pour le paiement de la solde du quartier d'hiver 1523**, Cassano (Lombardie), 24 octobre 1523 – Bibliothèque nationale de France, ms Clairambault 247, fol. 943

# Des Dauphinois en Italie

La montre d'armes de la compagnie de Bayard faite en octobre 1523 le suggère entouré d'un cercle personnel et familial – Guigues Guiffrey, seigneur de Boutières, Jacques du Pont, Gaspard Terrail, Lyonnet de Theys, Claude de Bocsozel, etc. – mais aussi et surtout de représentants de toute la noblesse provinciale, de la plus récente à la plus ancienne, les Eurre, Monteynard, La Porte de l'Artaudière, Martin de Dizimieu, Clermont, Sassenage... L'implication des Dauphinois dans les guerres d'Italie, attestée dès leurs prémices, mériterait une étude d'ensemble. Quatre profils, retenus pour leur diversité, peuvent dans cette attente être évoqués.

Le premier, Antoine de Ville, seigneur de Domjulien (Vosges) et fugace capitaine de Montélimar, n'est dauphinois que d'adoption. Il est néanmoins indissociable de Bayard : non seulement Symphorien Champier en parle au début de ses Gestes, mais il est aussi resté dans les écrits italiens comme son antithèse, l'emblème d'une brutalité française violemment éprouvée lors du premier « voyage de Naples ». Relevant un défi lancé par Charles VIII, il est le premier à avoir atteint, en 1492, le sommet du Mont Inaccessible (Mont Aiguille), au moyen de techniques militaires de siège. De 1494 à sa mort en 1497, il sème la terreur en Italie à la tête de ses « diables » noirs de poudre, arbalétriers à cheval munis d'armes à feu.



Scène de bataille, dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801



« Les otages », dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801

À l'opposé, Jean Rabot, conseiller au Parlement de Grenoble, représente les juristes, ambassadeurs et administrateurs qui ont œuvré pendant les guerres d'Italie, menées autant par la diplomatie que par les armes. Éphémère chancelier français du royaume de Naples (1495), il reçoit du roi Charles VIII, en 1496, un don de 1500 livres en récompense et dédommagement de ses fonctions et de sa captivité de plus de onze mois, en tant qu'otage aux mains des Aragonais. Sa mémoire a été cultivée jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle dans plusieurs *Généalogies*, dont une inédite se trouve dans les papiers de la famille La Croix de Chevrières de Pisançon (alliée aux Rabot d'Aurillac) déposés aux Archives départementales de l'Isère.

C'est par le biais d'autres archives familiales, jadis au château de Tencin, que l'on peut convoquer la figure d'Hector de Monteynard, gouverneur dès 1488 de la ville et du comté d'Asti pour le compte du duc d'Orléans, futur Louis XII, héritier des Visconti. Lieutenant général pour le roi en Dauphiné (1493-1499), capitaine d'une compagnie

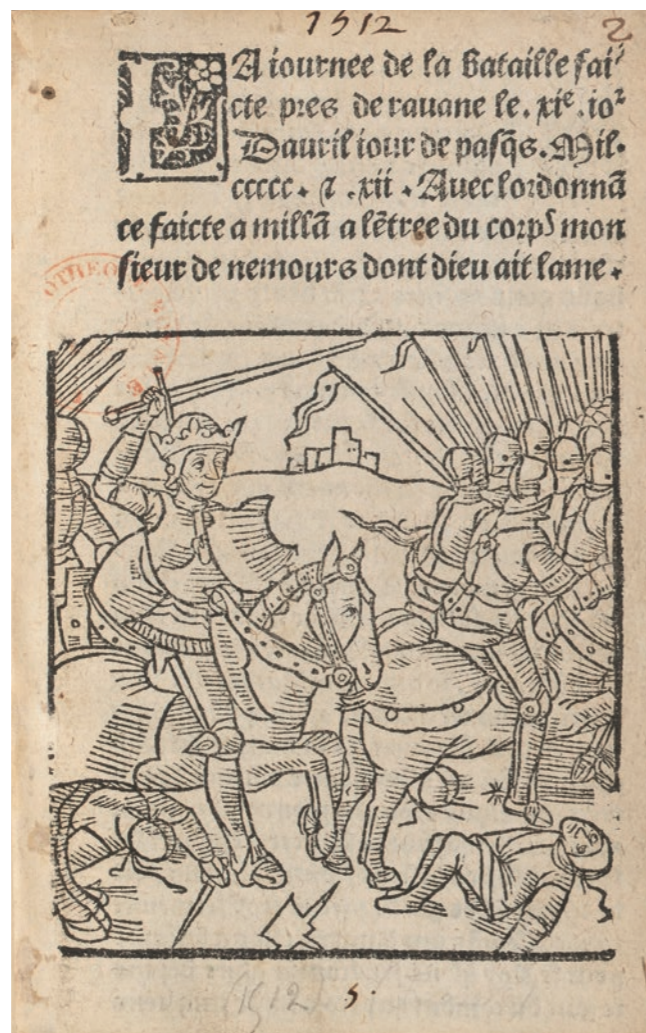
de cent lances, il suit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples en 1494 et, en 1499, Louis XII dans celle du Milanais. Par la voie d'achats mais aussi de confiscations, il possède quelques biens dans le marquisat de Ceva : le marquis spolié le tue d'un coup de poignard en août 1501. Son testament, rédigé l'année précédente, est le remarquable témoin d'un double ancrage, sur les deux versants des Alpes.

Le parcours de Pierre Terrail répond enfin, par plusieurs échos, à celui de son cousin Soffrey Alleman, baron d'Uriage, plus connu sous le nom de capitaine Mollard. Celui-ci, nommé lieutenant général pour le roi en Dauphiné en 1505, s'est surtout illustré dans les guerres d'Italie. Il y est capitaine général des gens de pied de l'armée du roi et signe ainsi, comme Bayard, l'ordonnance de 1509 en organisant les compagnies. Comme Bayard, il est devant Ravenne le 11 avril 1512 : il meurt dans la bataille en même temps que Gaston de Foix, gouverneur du Dauphiné, et d'autres rejetons de la province.

# Information et propagande

Les aléas diplomatiques et militaires sont le plus souvent connus en Dauphiné grâce à des missives manuscrites, apportées par des « postes » (messagers) galopant à cheval de relais en relais. Empruntant les canaux officiels ou privés, les nouvelles se répandent vite : on fait suivre les lettres reçues, on en envoie des doubles, on en agrémente les siennes de passages copiés. Ces écrits, nombreux dans les archives de la Chambre des comptes, permettent par exemple de revivre le « voyage de Naples » de 1494-1495 au jour le jour, tel qu'en étaient informés les Grenoblois. Une lettre de François I<sup>er</sup>, conservée dans le même fonds, relate en 1515 la bataille de Marignan non sans stratégie, dans l'attente de subsides.

L'imprimerie, invention encore récente, concourt à diffuser l'actualité et orienter les opinions. Dès que de besoin, l'événement est relayé à l'aide de cahiers de petit format (environ 10 x 16,5 cm), ornés d'une gravure et imprimés en caractères gothiques. Ces « occasionnels » sans régularité regroupent récits et discours officiels en prose, agrémentés d'amplifications en vers. Leur copie manuscrite, intégrale ou sélective, dans les registres des administrations municipales ou provinciales atteste leur large distribution et l'intérêt que l'on prenait à en lire et conserver le contenu. Ainsi en est-il après la prise de l'ancien duc Ludovic Sforza à Milan en 1500,



*La Journée de la bataille faite pres de Ravane le XI<sup>e</sup>. jour Davril jour de Pasques. Mil. ccccc. et xii. (...), Paris, 1512 – Bibliothèque nationale de France, RES 8-LB29-40*



*Registre consulaire de Vienne, 1523-1525 – 4 J 79*

ou après la meurtrière victoire de Ravenne en 1512 – par ailleurs narrée par Bayard lui-même dans une lettre adressée à son oncle Laurent Alleman, évêque de Grenoble.

La chanson d'actualité, jusqu'alors de tradition orale, se transmet également grâce à l'imprimerie. Cinq des six chansons dédiées au siège de Mézières rompu par Bayard ont ainsi été éditées dès 1521. La sixième se distingue par sa préservation, manuscrite, dans un registre municipal de Mézières. L'un des vaincus, le comte de Nassau, s'y afflige qu'«ung Bayart qui dedans y estoit / [L]'a bien gardé de l'approcher si près». Symphorien Champier publie lui-même en 1525, dans ses *Gestes*, une «lamentation et complainte par maniere de chancon de la mort du bon Bayard faicte par les aventuriers au retour de Lombardie après sa mort». L'étude du texte a établi qu'il suivait un air connu, et avait bien pu être chanté.

Les réjouissances ordonnées à la suite d'événements heureux pour la couronne, comme la naissance du dauphin François en 1518, célèbrent la cohésion du royaume

autour de ses souverains. En outre, le roi et son entourage parcourent régulièrement le Dauphiné. Charles VIII traverse la province à l'automne 1490 et à l'été 1494. Il fait en ces deux occasions de somptueuses entrées à Vienne. Grenoble l'accueille encore à l'automne 1495, à son retour d'Italie. La présence de Louis XII dans la capitale provinciale est attestée en 1499, 1502, 1507, 1509 et 1511. Il y reste alors plus d'un mois, avant d'être reçu à Vienne. François I<sup>er</sup>, du vivant de Bayard, ne fréquente la province qu'en 1515-1516. Son entrée solennelle à Grenoble le 23 juin 1516, accompagné de la reine, donne lieu à pavoisement, procession, cadeaux, représentations : une succession de rituels par lesquelles les autorités locales témoignent leur déférence et leur fidélité.



*Annnonce de la naissance du dauphin dans le registre consulaire de Vienne, 1518 – 4 J 79*



# Une province-frontière



En haut: convoi d'artillerie, de farine et de munitions, dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801

En bas: soldats se repliant, dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801

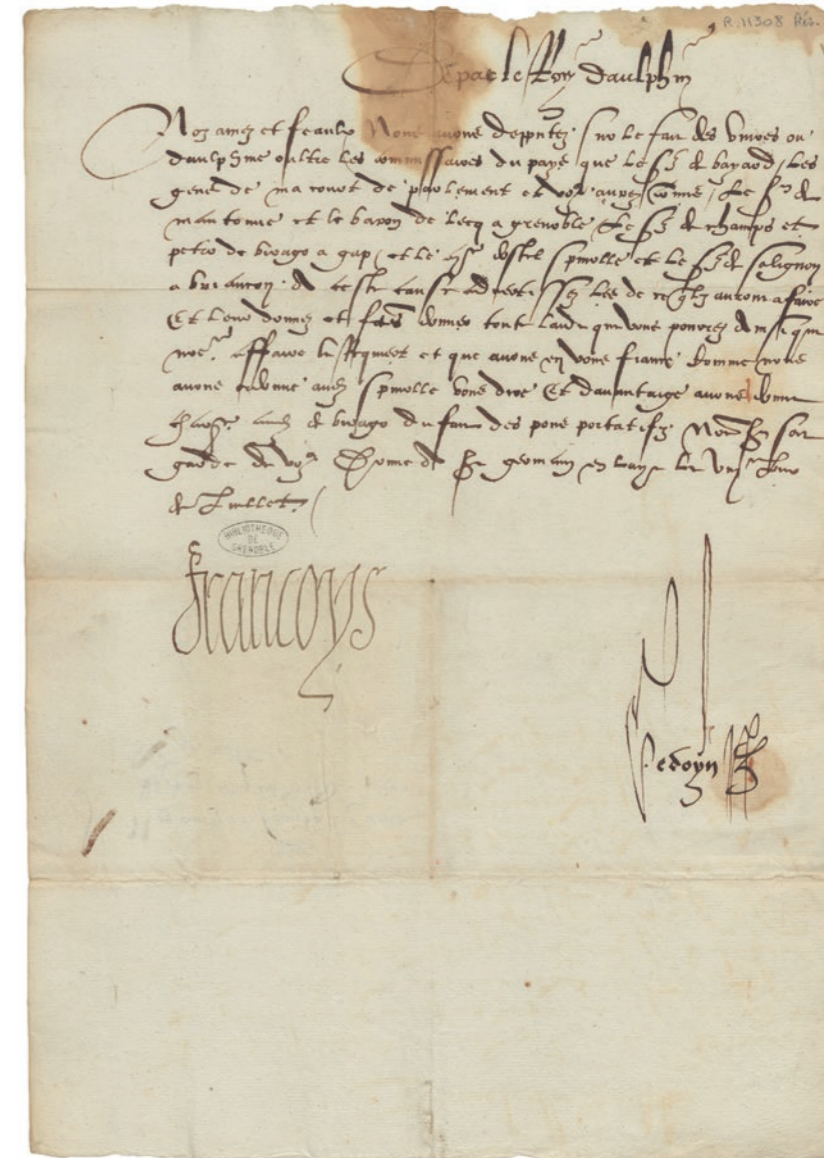
La guerre exerce sur le Dauphiné une forte pression économique et sociale. Le passage des troupes, à l'aller comme au retour d'Italie, est une préoccupation constante. Des semaines en amont, autorités provinciales et locales, sous l'aiguillon de commissaires dédiés, s'efforcent de tracer des itinéraires répartissant le flot des troupes sur le territoire et de trouver des fournisseurs capables d'approvisionner les lieux d'étape pour des milliers, voire des dizaines de milliers d'hommes et de chevaux. Des soldats indisciplinés commettent toutefois des exactions, comme à Romette, près de Gap, en 1515-1516. Elles sont documentées par les requêtes en réparation des habitants et les enquêtes ou « informations » diligentées

pour établir les préjudices. Un véritable fonds de compensation est inscrit au budget de la province au début du règne de François I<sup>er</sup>.

Afin de franchir les cours d'eau tout en contournant les villes qui pour des motifs de sécurité comme de santé publique ferment leur portes, des ponts de bateaux provisoires sont aménagés à leurs frais à l'extérieur des remparts. Ces chantiers mobilisant manœuvres et artisans locaux ont laissé des traces dans les archives de la ville de Grenoble, en particulier en 1523. La contribution exigée des habitants est plus large: ils ont à leur charge le guet et la garde de leurs murailles, leur entretien par le biais de corvées, leur fourniture en artillerie et munitions. Il leur revient encore d'équiper des francs-archers – ainsi à Grenoble, en 1523, deux chaussetiers, un sellier, un cordonnier et un « perolier » (chaudronnier) pour aller combattre en Milanais.

Province frontalière, le Dauphiné est aussi une part importante du domaine, autrement dit du territoire directement possédé par le roi. Le recouvrement annuel du produit de chaque châtellenie est un souci permanent du général des finances et des gens des Comptes. L'insuffisance des recettes ordinaires entraîne des « crues » ou impositions extraordinaires. Outre des cessions ponctuelles plus communes, des campagnes d'aliénation du domaine delphinal, en particulier en 1521, s'avèrent indispensables pour faire face aux dépenses.

Deux affaires sont représentatives de ces embarras. En 1519, François I<sup>er</sup> accorde le revenu de la terre de Saint-Georges-d'Espéranche au capitaine Louis de Chandio, sieur de Bussy. En 1522 il lui cède la seigneurie entière pour le prix de 20 000 livres, somme que Chandio avait avancée pour subvenir aux frais de la guerre et que le roi n'était pas en mesure de rembourser.



Lettre de François I<sup>er</sup> aux gens des Comptes du Dauphiné relative à l'approvisionnement des troupes en marche vers Milan, Saint-Germain-en-Laye, 8 juillet [1523] – Ville de Grenoble, Bibliothèque municipale, R.11308 Rés.

La même année, les gens des Comptes renâclent à estimer la valeur de la seigneurie de Saint-Symphorien-d'Ozon, au moyen de laquelle le roi « veut recompenser le sieur Gealeas Visconte d'une conté qu'il prend de luy en la duché de Milan (...), estimée 1800 ou 2000 livres de rente ». Une pension annuelle de mille livres sur les revenus de la châtellenie, avec l'usufruit du château et de ses dépendances, est finalement accordée à un autre fidèle allié ayant perdu ses biens en Milanais, Bernabo Visconti. Galeazzo Visconti se voit quant à lui gratifié, jusqu'à sa mort en 1531, du revenu des seigneuries de Jonage et La Bâtie-Montluel, avec les péages en dépendant, Beurepaire, Moras et La Tour-du-Pin.



Liasse des pièces justificatives des dépenses faites par Georges Murguet, receveur de la ville de Grenoble, pour l'année 1516 – Archives municipales et métropolitaines de Grenoble, CC 603

## De « nouvelles » lettres reçues par les gens des Comptes



Messagers, dessin illustrant la *Cronaca della Napoli aragonese* de Melchionne Ferraiolo, vers 1498 – The Morgan Library and Museum, New York, ms M.801

Dans les années 1890, Edmond Maignien, conservateur en chef de la Bibliothèque municipale de Grenoble de 1883 à 1916 et grand collectionneur d'archives, achète à un maçon, à titre privé, des papiers du XVI<sup>e</sup> siècle trouvés dans une maison en démolition rue des Prêtres – on percevait alors l'actuelle rue du Président Carnot, entre

les places Notre-Dame et Sainte-Claire. Un de ses descendants en a fait don à la Ville de Grenoble entre 2005 et 2010.

L'ensemble, coté R.11308 Rés. à la Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine, n'a jamais été étudié. En dépit de leur désordre, 249 de ses 251 pièces s'avèrent former une liasse cohérente de lettres reçues entre 1503 et 1536 par les gens des Comptes du Dauphiné, accompagnées d'une quinzaine de minutes de réponses de leur part. Les principaux expéditeurs sont Louis XII (7 courriers), François I<sup>er</sup> (55) et Louise de Savoie, régente (1); les généraux des finances de Languedoc, Dauphiné et Provence Jacques de Beaune de Semblançay (1498-1505, 16 lettres), Henri Bohier (1510-1522, 50) et Jean de Poncher (1522-1535, 12); enfin Jean Matheron, procureur fiscal (1511-1521) puis avocat général (1521-1530) pour le roi en Dauphiné (16 lettres).

Ce dossier purement administratif relève en réalité du fonds de la Chambre des comptes du Dauphiné, conservé aux Archives départementales de l'Isère. Les sujets qu'il aborde – comptabilité et gestion du domaine, nomination d'officiers – sont spécifiquement de la compétence de cette institution. Sa confrontation avec les registres dits *Generalia* B 2906 à B 2910 (contenant d'autres lettres des mêmes correspondants, sous forme d'originaux ou de copie, des documents de travail, des pièces justificatives), ainsi qu'avec

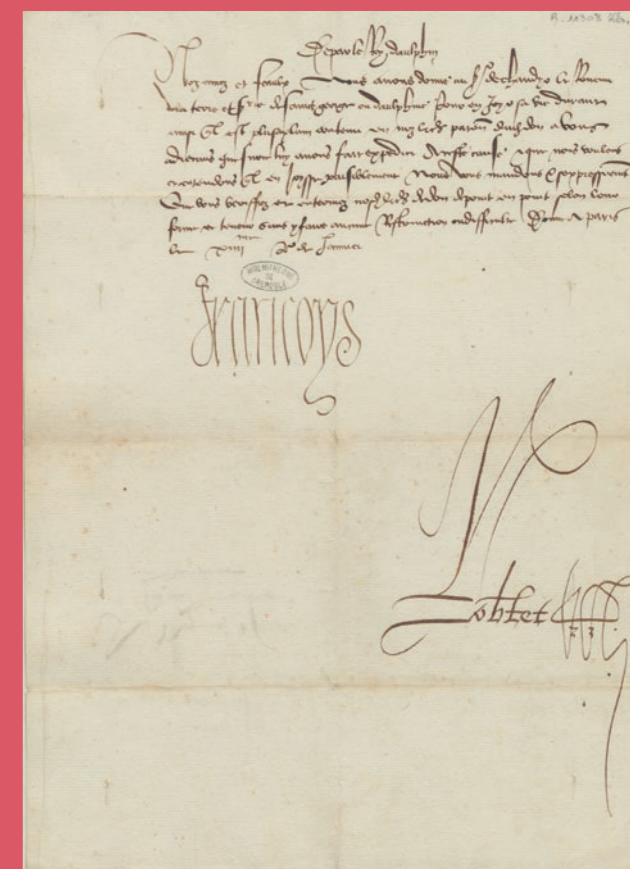
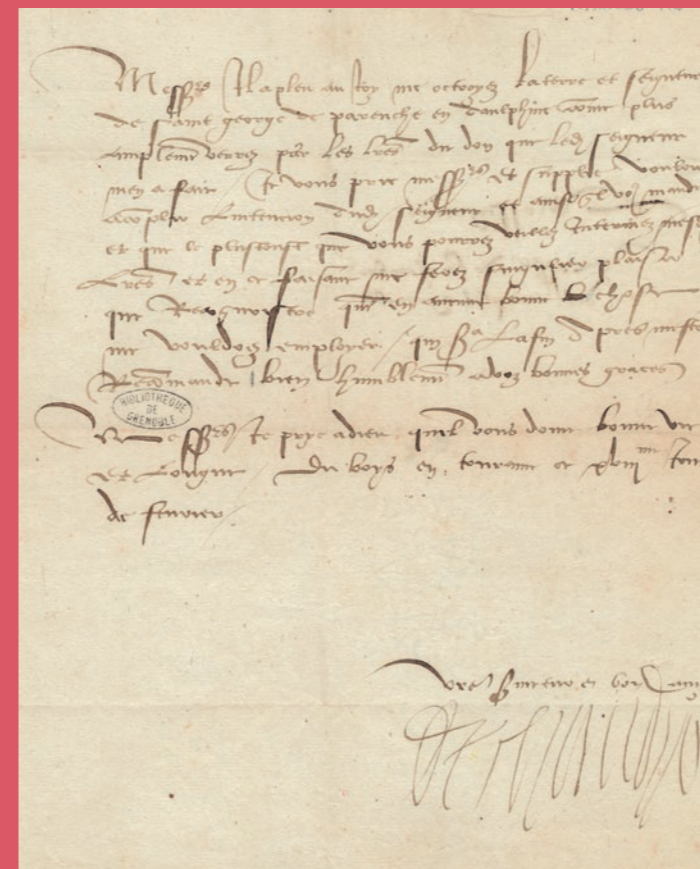
les comptes généraux et particuliers des sous-séries 8 et 9 B, montre à quel point ces sources s'éclairent mutuellement.

Sept lettres ont été retenues pour l'exposition. Signe de la spécialisation des fonctions, une seule cite nommément Bayard pour sa part indirectement prise, par la nomination d'un commissaire, dans les préparatifs de la campagne de 1523. Une autre uniquement (non sélectionnée) le mentionne en 1521, pour signaler son absence (il est à Mézières).

Démarches pour l'enregistrement à Grenoble du don du revenu de la terre de Saint-Georges-d'Espéranche à Louis de Chandio, sieur de Bussy, capitaine de la porte du roi, 1519 – Ville de Grenoble, Bibliothèque municipale, R.11308 Rés.

Lettre de Louis de Chandio, château du Bois [Neuvy-le-Roi, Indre-et-Loire], 18 février 1519

Lettre de François I<sup>er</sup>, Paris, 14 janvier 1519



# AU PAYS DE DAUPHINÉ



Montméllian, dessin illustrant le *Recueil et abrégé de certaines choses concernans le gouvernement des pays de Dauphiné et Savoie*, ms anonyme, vers 1547 – J 500

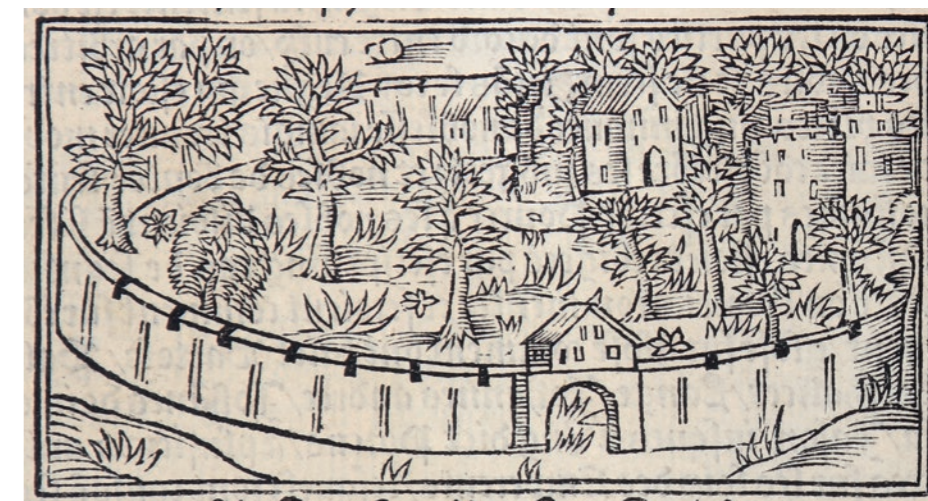
« Patrie » de Pierre Terrail, le château de Bayard se situe au mandement d'Avalon, à la limite entre Dauphiné et Savoie, où se font face les places de Montméllian, Les Marches et Les Molettes, d'une part, de Bellecombe, La Buissière et Avalon, d'autre. Bayard, devenu lieutenant général pour le roi en Dauphiné, aura à veiller à l'intégrité et à la sécurité de la province. Mais en temps de paix la frontière n'est pas un obstacle : c'est à la cour de Savoie, où il a des parents, que Bayard reçoit sa formation avant d'entrer au service du roi de France ; son oncle, Laurent Alleman, en qualité d'évêque de Grenoble, a la charge des paroisses de la région de Chambéry ; les troupes royales passent et repassent en Piémont pour gagner la Lombardie et Naples.

Le 18 mars 1515, Pierre Terrail est installé par le Parlement de Grenoble dans ses fonctions de lieutenant général pour le roi en Dauphiné, l'une des plus prestigieuses charges de la province. Son mérite mis à part, l'honneur paraît surprenant si on le rapporte à son ascendance paternelle, de modeste noblesse.

Il l'est moins si l'on situe Bayard dans les réseaux d'alliances que lui procure sa mère, issue de la puissante famille des Alleman, laquelle compte déjà en son sein évêques, lieutenants généraux et autres acteurs des guerres d'Italie. Autant que les sources permettent de l'apprécier, deux de ses frères entament dans les mêmes années une ascension notable. Des décès précoces et l'absence de descendance masculine empêchent toutefois cette lignée émergente de prendre un plus grand et plus durable essor.

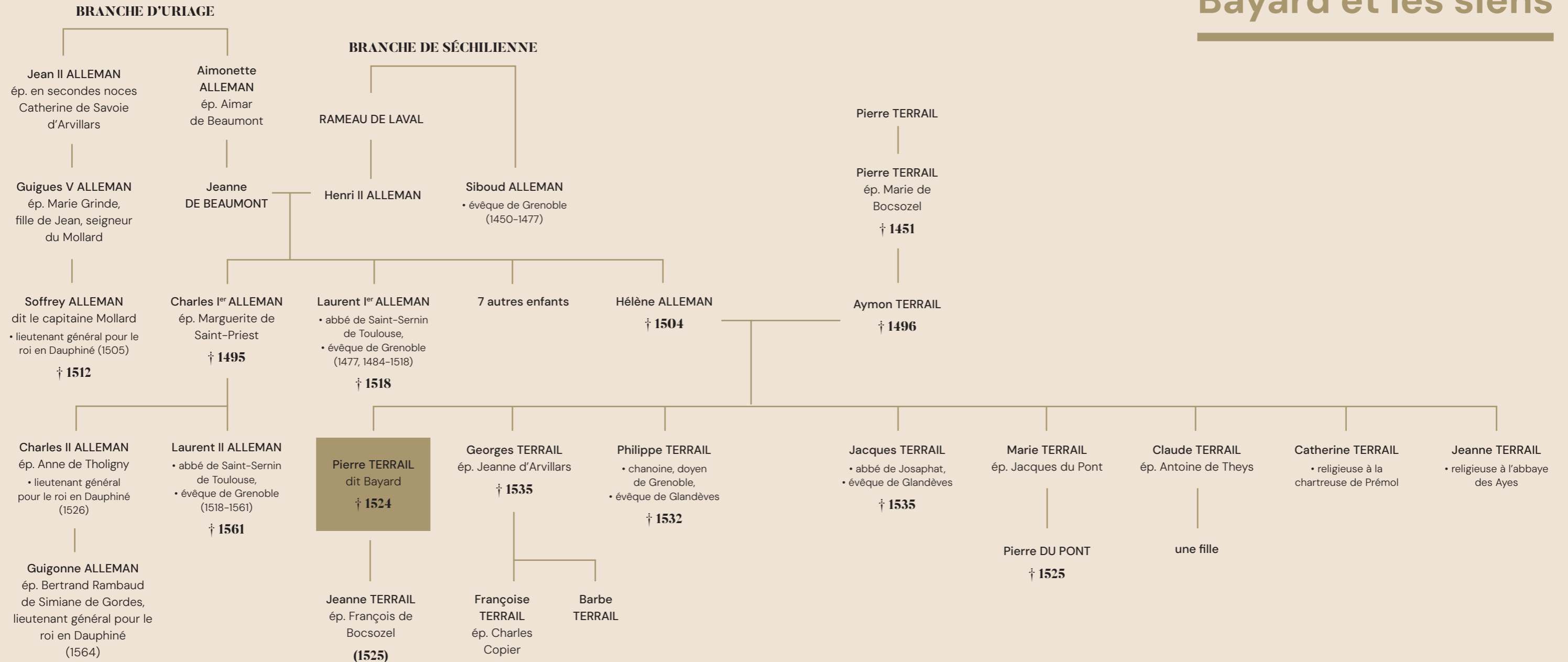
Au-delà de ces aspects généalogiques, de multiples questions se posent. Quelle action tangible Bayard, second du gouverneur, mais lui-même souvent absent du pays, a-t-il eue en Dauphiné ? A-t-il exercé les pouvoirs qui lui revenaient – relevant de la police, au sens le plus large et le plus fort de ce terme – avec assiduité ? A-t-il montré pour eux une compétence avérée ? Quelles relations a-t-il entretenues avec les autres autorités ?

Par ailleurs, aussi désintéressé est-il réputé avoir été, et ne serait-ce que pour tenir son rang, que fit Bayard des revenus qu'il percevait ? Actes notariés ou financiers permettent-ils de les estimer et de comprendre leur emploi ? Comme les précédentes, ces interrogations ne reçoivent à ce jour que des réponses imparfaites.



Le Dauphiné, « plus beau jardin qui fust au monde », gravure illustrant S. Champier, *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – J 233

# Bayard et les siens

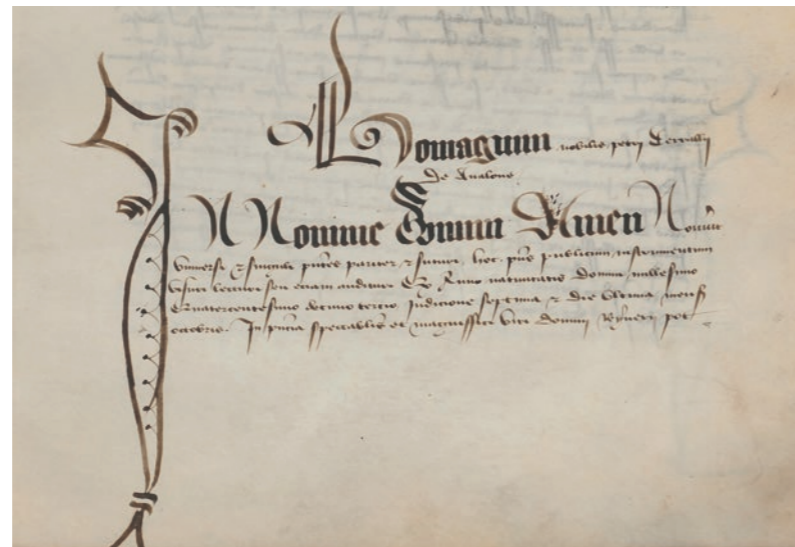


# De souche Terrail...

Claude Expilly attribue à Bayard cinq aïeux paternels, tous tués sur de célèbres champs de bataille. Seul son père, Aymon Terrail, aurait échappé à une mort les armes à la main. Si les prédécesseurs de Bayard sont bien reconnus nobles à compter du dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle, cette généalogie parée de vertu militaire a en réalité été ébauchée, dès 1527, pour rehausser le prestige de la famille.

Pierre Terrail est le premier à reconnaître en fief, en 1413, la « maison ou tour » au lieu-dit « Bayard », au mandement d'Avalon, que Geoffroy Le Meingre, dit Boucicaut, gouverneur du Dauphiné, lui avait accordé « de faire et achever » en 1404. Au service du dauphin ou de l'évêque, les Terrail sont dans le même temps citoyens de Grenoble. Le décès d'un autre Pierre Terrail, vraisemblablement fils du précédent et grand-père de Bayard, est ainsi noté dans l'obituaire (registre des défunts) du chapitre cathédral de Grenoble à la date du 9 décembre 1451, comme celui de son épouse, Marie de Bocsozel, au 23 octobre.

Bayard aurait eu quatre sœurs, au sujet desquelles on doit s'en remettre entièrement à Expilly. Marie Terrail épouse Jacques du Pont, et donne naissance à Pierre du Pont, porte-enseigne de Bayard mort à Pavie. Claude épouse Antoine de Theys, sieur de la Bayette, qui se signale lui aussi dans les guerres d'Italie. Catherine est religieuse à la chartreuse de Prémol et Jeanne, à l'abbaye cistercienne des Ayes.



Deux des frères de Bayard sont ecclésiastiques. Ils connaissent une ascension aussi enviable que la sienne. Philippe Terrail, chanoine du chapitre cathédral de Grenoble en 1494, en est élu doyen en 1516. Il cumule cette charge avec celles de membre de la chapelle de Louise de Savoie ou de Claude de France et d'évêque de Glandèves (1520), petit diocèse partagé entre France (Provence, unie au royaume en 1481) et états de Savoie (comté de Nice). Mort en 1531, il reçoit sa sépulture dans le chœur de la cathédrale de Grenoble. Son cadet, Jacques, est en 1519 membre de la chapelle du roi. Élu en 1521 abbé de l'abbaye bénédictine de Josaphat, près de



Initiale et seing manuel à la fin de l'hommage prêté par noble Pierre Terrail, d'Avalon, 1413 – B 2629

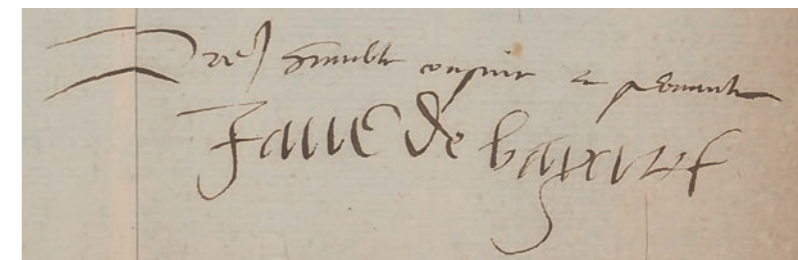


Vue aérienne de Château Bayard, à Pontcharra, 2011 © Jean Plouis, CC BY-SA 3.0, via Wikimedia Commons

Chartres, il est également prieur de Saint-Martin-au-Val, au même diocèse. Il succède à son aîné dans ses charges de doyen du chapitre Notre-Dame (1531) et d'évêque de Glandèves (1532). Il meurt à Chartres, où il continue de résider, en 1535. Sa charité lui vaut dans cette ville le surnom de « père des pauvres ».

Un dernier frère, Georges, époux de Jeanne d'Arvillars, dont il a deux filles, ne jouit pas longtemps de l'héritage familial: il meurt aussi, selon Expilly, en 1535. Un registre notarial, hélas isolé, fournit quelques actes ordinaires le concernant, comme un prix fait (devis) pour la clôture d'un jardin ou une composition financière pour le paiement d'une nourrice.

Bayard ne laisse lui-même qu'une fille née hors mariage, qui signe « Jane de Bayart ». Elle est mariée par ses oncles, en 1525, à François de



Signature de Jeanne, fille naturelle de Bayard, 1551 – B 4524

Bocsozel, seigneur du Châtelard de Champier. Le procès intenté contre elle et ses fils par le procureur général du roi en la Chambre des comptes du Dauphiné au sujet des reconnaissances qu'elle devait passer pour deux maisons fortes au mandement de La Côte Saint-André, Bocsozel (venue de son défunt époux) et Eydoche (reçue en paiement de sa dot), est la plus riche source d'archives la concernant.

## ... et de parenté Alleman

Par sa mère, mariée à Aymon Terrail avant 1467, Bayard bénéficie dès son jeune âge de la solidarité de la famille Alleman, de premier plan en Dauphiné du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Hélène Alleman, fille d'Henri II Alleman de Séchilienne, appartient à la branche qui domine le lignage aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et donne notamment trois évêques au diocèse de Grenoble: son oncle Siboud (1450-1477), son propre frère, Laurent I<sup>er</sup> (1477, 1484-1518) et son neveu – cousin germain de Bayard – Laurent II (1518-1561).

Siboud Alleman est à l'initiative du fameux pacte des Alleman scellé le 1<sup>er</sup> mai 1455 entre les différentes branches – Champ, Uriage, Séchilienne, Beauvoir-Rochechinard – et rameaux de la famille. Il a pour cela convoqué, dans son palais épiscopal, 25 de ses parents. L'un des neuf articles du traité signé pour conserver l'honneur de la maison et de chacun de ses membres stipule qu'une réunion annuelle se tiendra pour décider des unions et de l'aide à s'apporter mutuellement.

Laurent I<sup>er</sup> Alleman est l'un des meilleurs garants de cette cohésion familiale. Il joue au tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles un rôle majeur dans le règlement de plusieurs successions et la protection des orphelins. Il est ainsi le tuteur de ses neveux Charles et Laurent Alleman et, en qualité d'exécuteur testamentaire de son oncle Guigues Alleman d'Uriage, des enfants de sa cousine Marie Alleman d'Uriage. Il favorise sans doute la carrière ecclésiastique de ses neveux Philippe et Jacques



Pacte de la famille Alleman, 1455 (copie collationnée, 1612) – Château de Sassenage, Parchemins, 454

Terrail, et permet l'entrée de leur frère, Bayard, à la cour de Savoie: le diocèse de Grenoble s'étend à l'époque à la région de Chambéry.

Au-delà du cercle privé, son aura s'exprime dans l'exercice de son mandat épiscopal. Les instruments de son action réformatrice en témoignent encore: statuts synodaux visant à une meilleure formation du clergé (1494, 1495), inventaire des biens et revenus ou pouillé (1497), inventaire des archives diocésaines (1499), procès-verbaux de visites pastorales. Laurent I<sup>er</sup> Alleman fait également don aux Minimes, créés par François de Paule (1416-1507), de terres permettant à cet ordre pénitent de s'installer aux portes de Grenoble (1496), mais aussi, en sa qualité d'abbé de Saint-Sernin de Toulouse, dans la banlieue de cette ville (1503). Avec le couple royal et auprès du pape, il joue un rôle important dans la canonisation de François de Paule, prononcée en 1519.

La filiation matrilinéaire semble jouer un rôle déterminant tout au long de la vie de Bayard.



Armes des Alleman d'Uriage, pierre sculptée, remployée au lavoir de Revel, [XV<sup>e</sup> siècle] © Service du Patrimoine culturel du Département de l'Isère



Inventaire des titres de l'évêché de Grenoble, lettre F: actes concernant la Plaine et Saint-Martin-d'Hères, François Dupuis, 1499 – INV 38/181

Si Pierre Terrail est nommé lieutenant général pour le roi en Dauphiné (1515-1524), c'est peut-être que son parent Soffrey Alleman l'a été avant lui (1505-1512). Son cousin Charles Alleman le sera à sa suite (1526). Bayard exerce cette fonction alors que son cousin Laurent II Alleman devient évêque de Grenoble et, à ce titre, un autre personnage-clé de la province, président des états de Dauphiné. Une lettre au moins, bien qu'elle n'ait pas eu d'effet, atteste la réciprocité des services entre eux: s'adressant à Anne de Montmorency, maréchal de France, Bayard intervient en vue d'obtenir à Laurent II une place de conseiller clerc au Parlement de Toulouse.

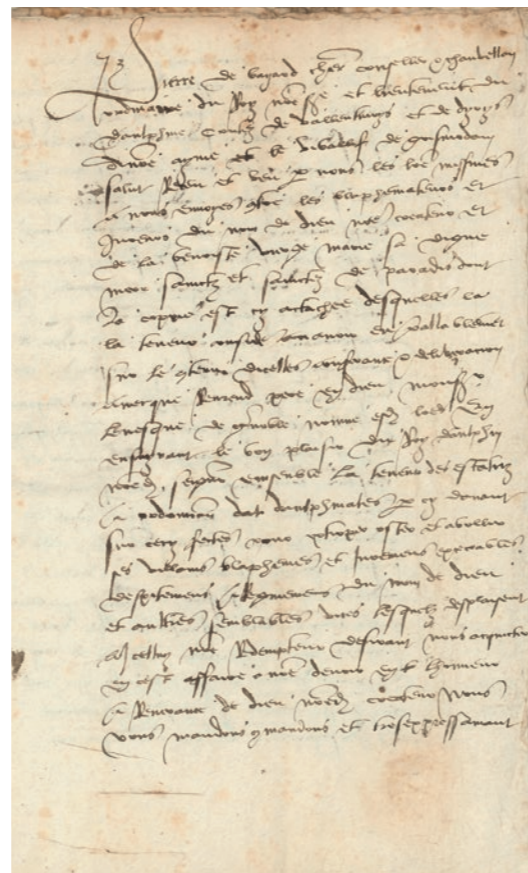
# Monsieur le lieutenant

L'un des premiers actes de François I<sup>er</sup> aurait été, le 20 janvier 1515, d'instituer Bayard son lieutenant général en Dauphiné. Or, nul catalogue des actes royaux ne connaît ces lettres. La seule trace qui en subsiste dans les archives de la Chambre des comptes les attribue au gouverneur, Louis d'Orléans, et le volume d'enregistrement adéquat du Parlement ne les mentionne pas. Les archives sont peu nombreuses: de là vient la difficulté d'évoquer Pierre Terrail dans ses fonctions provinciales.

Créé en 1335 par Humbert II et maintenu lors du Transport (1349), le gouverneur est le substitut du dauphin puis du roi-dauphin, dont il exerce tous les pouvoirs sauf trois: la connaissance des crimes de lèse-majesté, l'aliénation du domaine, la distribution et la gestion des finances. Le lieutenant général supplée le gouverneur lorsqu'il est absent ou que la charge est vacante. Il doit composer avec d'autres pouvoirs locaux: états de Dauphiné, gens du Parlement et des Comptes, évêque, consuls, etc.

Les actes officiellement émis par Bayard en qualité de lieutenant général sont très rares. Un seul a été repéré: il enjoint au vibailly de Graisivaudan d'appliquer une proclamation royale contre les blasphémateurs. Son titre lui est néanmoins reconnu sans équivoque dans nombre de documents et lui vaut les honneurs appropriés. À chacun de ses déplacements à Lyon, il bénéficie ainsi d'un don gracieux de vin. On le sait, par ce biais, présent dans cette ville en début et fin d'année 1516, en avril 1519, où il fréquente la délégation envoyée par François I<sup>er</sup> en ambassade auprès de Charles Quint, ou encore fin 1521, de retour de Mézières.

Sa mission fondamentale de maintien de l'ordre peut être rappelée au moyen d'un cahier recensant les Grenoblois l'ayant accompagné à Moirans à la rencontre de brigands (mai 1523). Dans d'autres cas, faire la part entre action ès qualités et initiative privée est difficile. Son projet, resté sans suite, d'établir à Grenoble une maison pour les filles de mauvaise vie repenties (juin 1523) est de ceux-là. On a aussi omis de le replacer dans un contexte où il paraît moins inouï qu'on l'a prétendu:

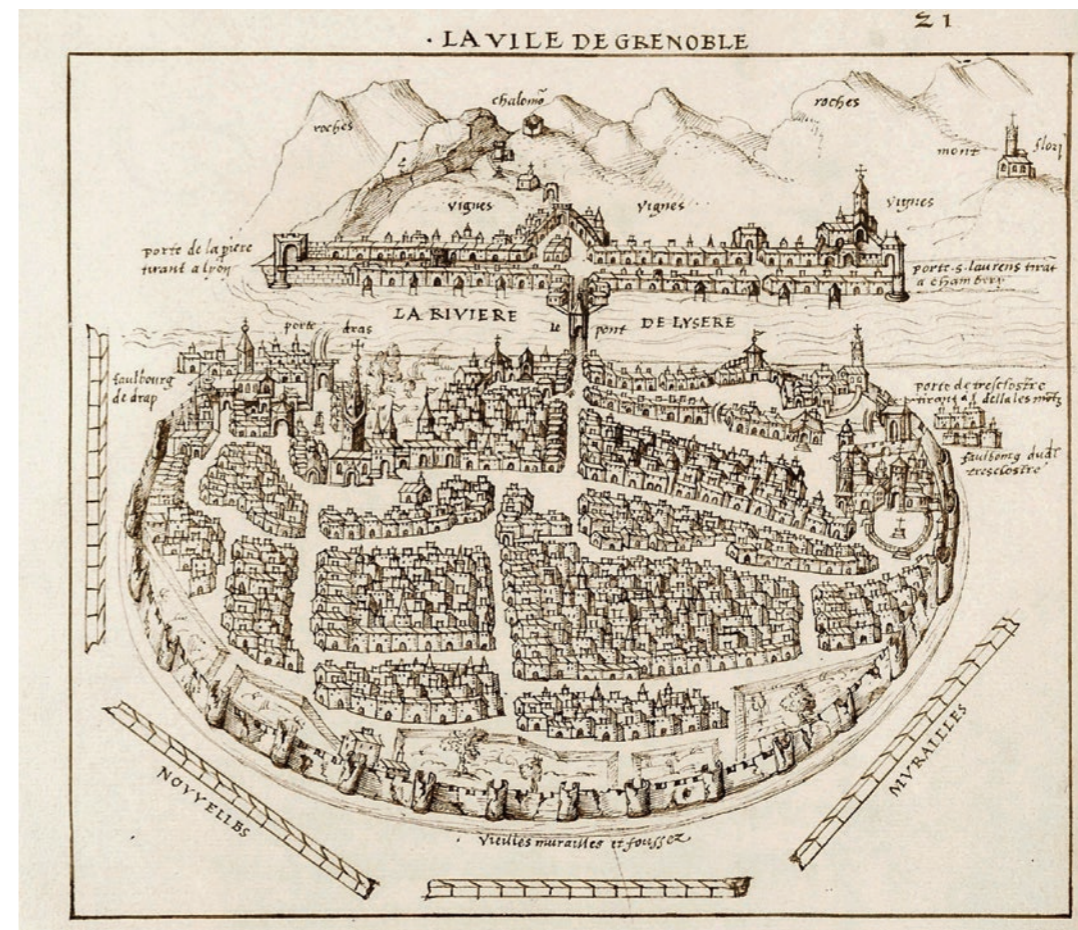


Lettre missive de Bayard au vibailly de Graisivaudan, 1517 – B 3186

L'année précédente, les exécuteurs testamentaires d'un ancien secrétaire en la Chambre des comptes, Guigues Baudet, investissent un capital de 700 florins (420 livres) pour assurer aux mêmes repenties – et à défaut, à l'hôpital – un revenu annuel de 35 florins (21 livres).

Un dossier posthume mêle tous ces fils. Le 14 mars 1523, plus d'un an après l'évacuation française du Milanais, ayant perdu tout espoir d'être secourus, les Gascons et Écossais qui formaient la garnison du *castello* de Milan traitent avec François Sforza et lui livrent la place.

François I<sup>er</sup> ordonne à Bayard d'arrêter ces traîtres dès leur entrée en Dauphiné. Une vingtaine d'entre eux sont détenus à Grenoble ou dans des places alentour jusqu'au 6 octobre, date de leur transfert à Lyon puis Paris pour y être jugés. En février 1527, Robert Perrot, geôlier de la prison de la porte Traine, requiert le remboursement des frais avancés (près de 1050 livres), citant l'ordre que lui avait donné Bayard: «Châtelain, donnez à manger à ces prisonniers de Milan, et leur faites bonne chère, car je vous répons pour eux des dépens, de les vous payer ou faire payer».



La ville de Grenoble, dessin illustrant le *Recueil et abrégé de certaines choses concernans le gouvernement des pays de Daulphiné et Savoye*, vers 1547 – J 500

# Une fortune en question

Il n'existe ni archives ni document iconographique permettant de décrire la « maison de Bayard » en son temps. Le premier inventaire qui nous en est parvenu date de 1595, son premier plan au sol, de 1788, et ses premières vues en élévation, du XIX<sup>e</sup> siècle – le site est alors en ruines. Deux prix faits (devis) notariés suggèrent toutefois un réaménagement des lieux au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le premier atteste qu'en décembre 1516 Bayard lui-même envisageait des travaux nécessitant 300 pierres du tuf dont on fait les encadrements de fenêtres. Le second autorise à dater de 1533 la clôture du jardin par un mur d'environ 2,4 m de hauteur et 0,7 m de largeur.

Ces maigres détails introduisent le plus vaste sujet des revenus de Bayard et de leur utilisation. Des ressources convenables sont indispensables pour entretenir une lance fournie, tenir le rang de lieutenant général, ou favoriser les siens. Les données disponibles sont malheureusement partielles. En 1504, Bayard aurait touché 400 livres de gages comme écuyer de l'écurie du roi, dans les années 1516-1518, 250 livres annuelles en tant que lieutenant général pour le roi en Dauphiné, et en 1523, une pension sans commune mesure de 8000 livres en qualité de capitaine de cent lances. Sa réputation de désintéressement est en tous cas entamée par ses manœuvres pour s'emparer de la



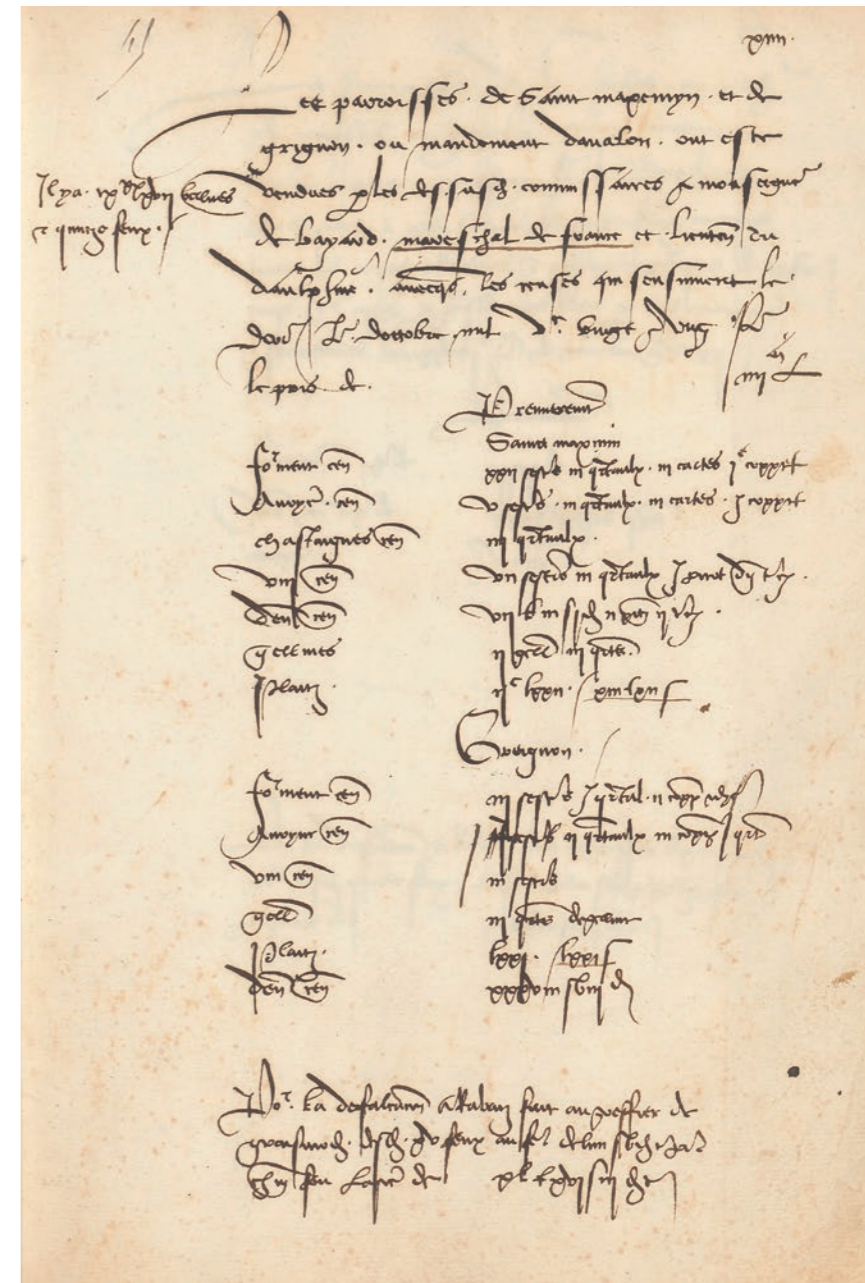
Plan géométral du château de Bayard et d'une partie des fonds en dépendant, 1788 – 1 Fi 604

**Légende :**  
château de Bayard, écuries, tinnalier [cuvier], four, chapelle, cour, parterre, potager et jardin appelé la petite Provence (1); maison, grange, écuries, colombier, jardin et cour appelé Bernin [maison forte des Terrail de Bernin, près de l'église de Grignon] (20); terres (8, 12 à 14, 18, 19); vignes (4); prés (22, 29).

terre d'Eydoche, qui en 1525 forme en nature la dot de sa fille, fixée à 1200 écus soleil (2 400 livres).

Deux occasions permettent de replacer dans un contexte instructif des informations relatives au patrimoine de Bayard. La première est l'achat des terres de Saint-Maximin et Grignon lors de la campagne d'aliénation du domaine de 1521. Pierre Terrail, sans doute autant par devoir de contribuer aux dépenses militaires que par intérêt pour des biens à proximité immédiate de son château, débourse à cette fin 4000 livres. Le montant total de la campagne, 86 000 livres, et sa répartition, à la faveur de 57 transactions opérées par 50 individus, sont connus. Le plus généreux, François Dupré, seigneur de Chamagnieu, débourse 12 800 livres pour la seigneurie de Bourgoin, la terre de Ruy et autres droits dans le mandement de Crémieu. Bayard, ni le plus riche, ni désargenté, est le quatrième plus gros acquéreur. Le budget moyen des suivants chute à environ 1068 livres.

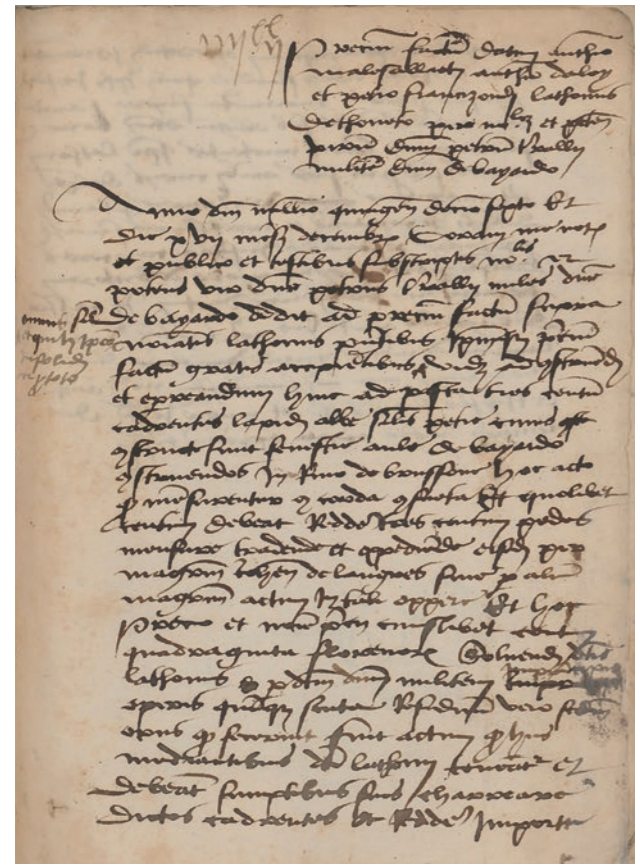
La seconde opération est le projet, resté sans suite, de fondation à Grenoble d'une maison pour les filles repenties évoqué en séance du conseil de ville le 22 juin 1523. La maison de son frère située rue Brocherie que Bayard propose de racheter et mettre à disposition de la ville est évaluée entre 800 et 1000 écus soleil (1600 et 2000 livres) – soit une somme très comparable à celle de 3000 florins (1800 livres) que léguait en 1485 Grace d'Archelles, écuyer d'écurie du roi, pour construire aux pestiférés de Grenoble une maison hors la ville et une chapelle contiguë.



État des revenus annuels de Saint-Maximin et Grignon aliénés à Bayard, 1521 – B 3056



Afin de permettre leur comparaison, les sommes citées ont été converties en livres, unité de compte divisible en sous et deniers (1 livre = 20 sous; 1 sou = 12 deniers). En 1523, un manoeuvre gagne (et dépense peu ou prou) 3 sous par jour, un artisan maçon ou charpentier, 3 sous et demi. Chaque prisonnier généreusement entretenu par Robert Perrot lui coûte au quotidien entre 5 et 6 sous. On peut avec prudence estimer qu'un revenu annuel supérieur à 150 livres met son bénéficiaire à l'abri de la nécessité.



Prix fait (devis) entre Pierre Terrail, seigneur de Bayard, et trois tailleurs de pierre du Touvet qui s'engagent à lui fournir 300 pierres du même tuf dont sont faites les fenêtres de son logis, 1516 – 3 E 4727

## Un état des finances récemment acquis

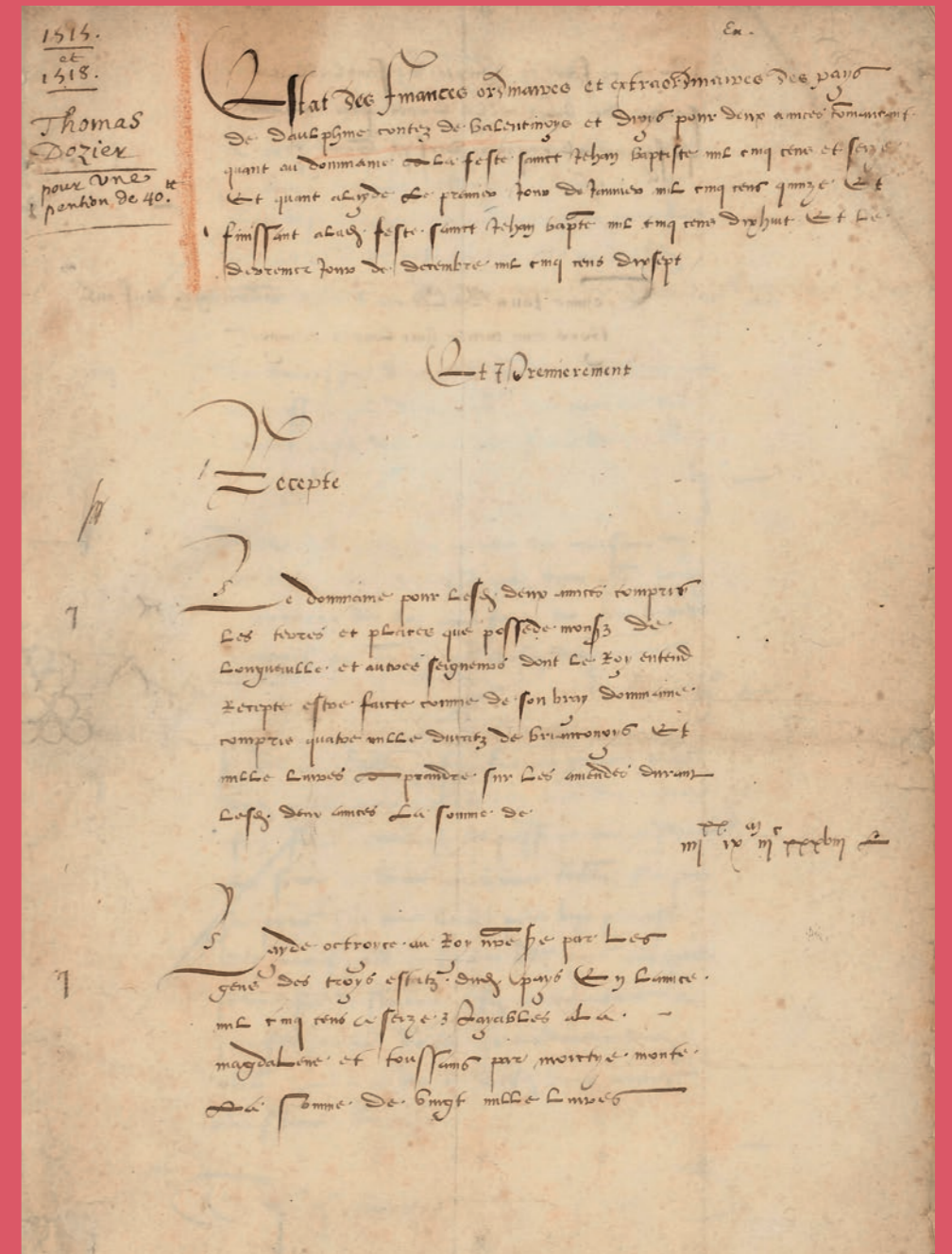
Le document qui nous permet aujourd'hui de connaître le montant de la pension versée à Bayard au début de sa lieutenance de la province – 500 livres pour deux ans – a été acheté par les Archives départementales de l'Isère en 2016. Original ou copie d'époque dépourvue de signatures ou autre signe de validation, il proviendrait soit des clerks du général des finances de Languedoc, soit de la Chambre des comptes du Dauphiné. Il a été conservé du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle en mains privées comme preuve des services de « Thomas Dozier, viel officier du feu roy Charles », gratifié à l'une de ses pages d'une pension annuelle de 40 livres.

Il s'agit d'un état des finances ordinaires et extraordinaires des pays de Dauphiné, comté de Valentinois et Diois pour deux années, comptées d'une Saint-Jean à l'autre pour le domaine (24 juin 1516–24 juin 1518) et en années « civiles » pour les impôts (1<sup>er</sup> janvier 1515–31 décembre 1517). Ce cahier offre une vue d'ensemble des charges fixes et exceptionnelles de la province, et notamment de la contribution du Dauphiné à l'extraordinaire des guerres – en l'espèce au financement des guerres d'Italie. Sur certains points, et notamment pour Bayard, il renvoie à un « rôle des officiers » bel et bien préservé dans

un registre de la Chambre des comptes (B 2907). Ordonné par le roi François I<sup>er</sup> le 23 mars 1516, ce rôle donne la nomenclature complète des serviteurs du roi en Dauphiné cette même année.

La confrontation entre les deux documents amène à constater que les traitements initialement promis ont été réduits. Le gouverneur se voyait attribuer dans l'état des officiers 2500 livres de gages annuels, le lieutenant général 375, le président du Parlement 500. Ils n'en auraient en réalité respectivement perçu, d'après l'état des finances, que moins de 2 200, 250, et 400. La hiérarchie des revenus aide à apprécier le poids relatif des charges: un conseiller au Parlement émarge à 300 livres, l'avocat et le procureur général à 250, le trésorier du Dauphiné à 1100, etc.

État des finances ordinaires et extraordinaires des pays de Dauphiné, comté de Valentinois et Diois pour deux années, [1518] – 1 J 2679



# CHERCHER ENCORE

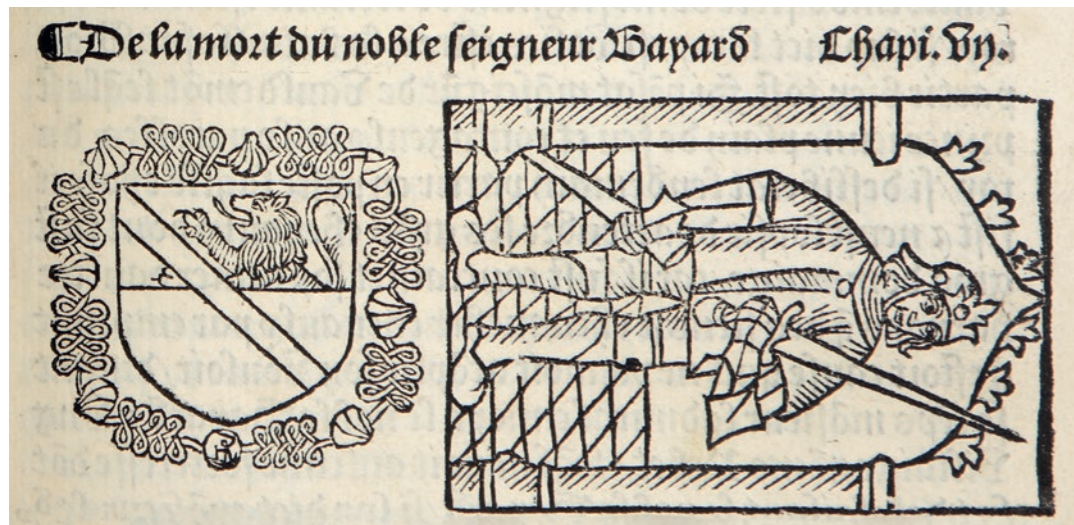
Poursuivre l'identification, la vérification et la confrontation rigoureuses des sources d'archives : telle est fondamentalement la démarche historique.

Autrefois appliquée avec succès par Alfred de Terrebasse et Joseph Roman au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, Auguste Prudhomme dans les délibérations et comptes de la ville de Grenoble, Gaston Letonnellier aux Archives départementales de l'Isère, ou encore Camille Monnet à l'échelle européenne, cette méthode demeure suivie par des chercheurs aux approches variées. Leurs travaux ont précisé et nourri, affinent et alimentent toujours notre connaissance de Bayard et de son temps.

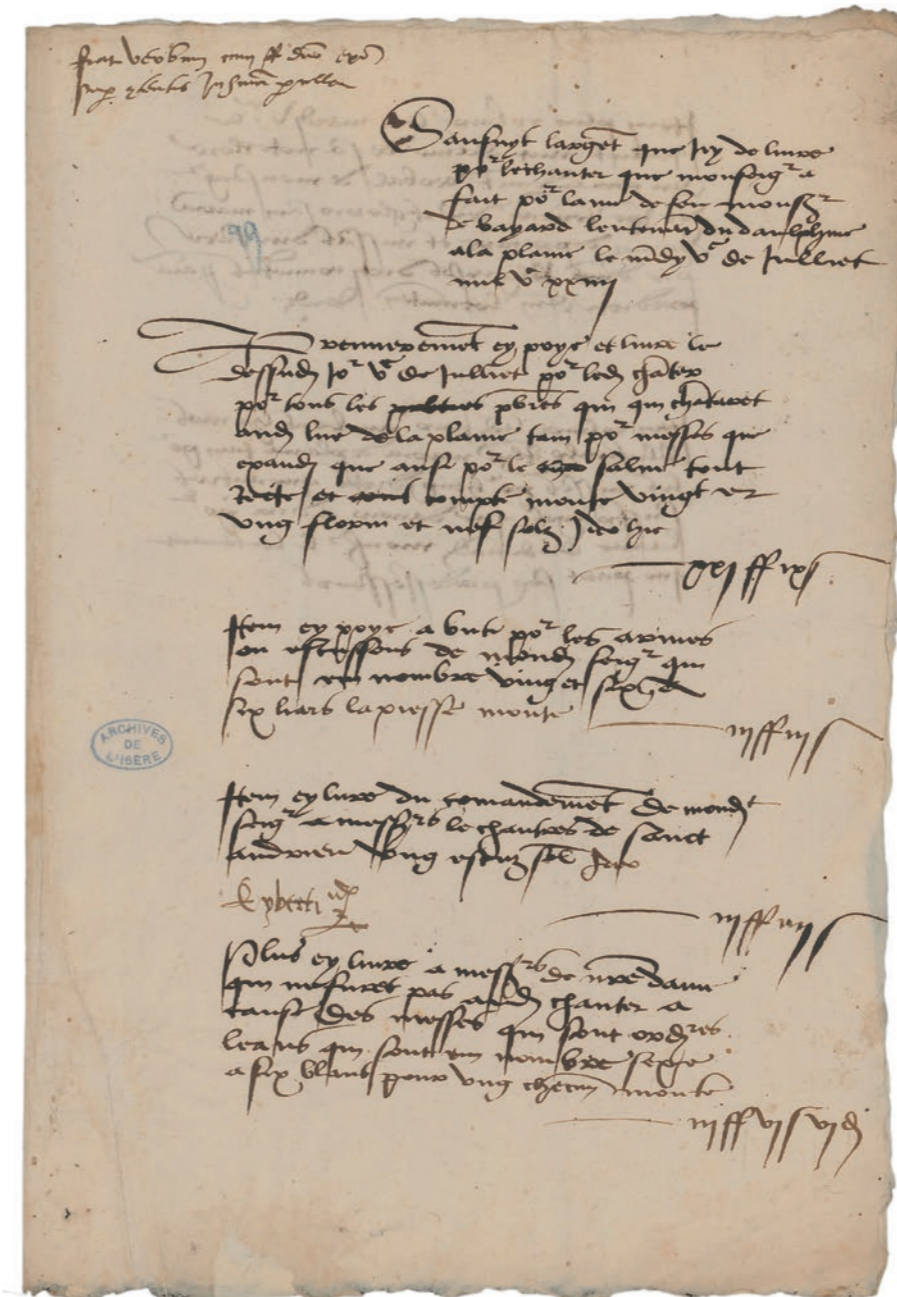
Ce faisant, le matériau que constituent les archives, à la faveur de versements, de dons, d'achats, de classements ou

de réexamens scrupuleux, se renouvelle plus qu'on ne le croit, et les périodes anciennes n'échappent pas à cette règle. Au même titre que des pièces exceptionnelles – tableau prestigieux, ouvrage unique – des documents d'apparence banale, inédits, peuvent encore être repérés : une date exacte dans un obituaire, des bribes d'une correspondance vierge de toute étude, un état des finances jadis en mains privées récemment réintégré dans les fonds publics, etc.

Sans doute ces trouvailles restent-elles modestes et relativement distantes de l'illustre capitaine. Elles n'en contribuent pas moins à éclairer son époque, son entourage et sa postérité, en apportant confirmations, corrections ou compléments d'information. Elles sont un encouragement à en dénicher d'autres : la quête, collective, de ces vestiges reste ouverte.



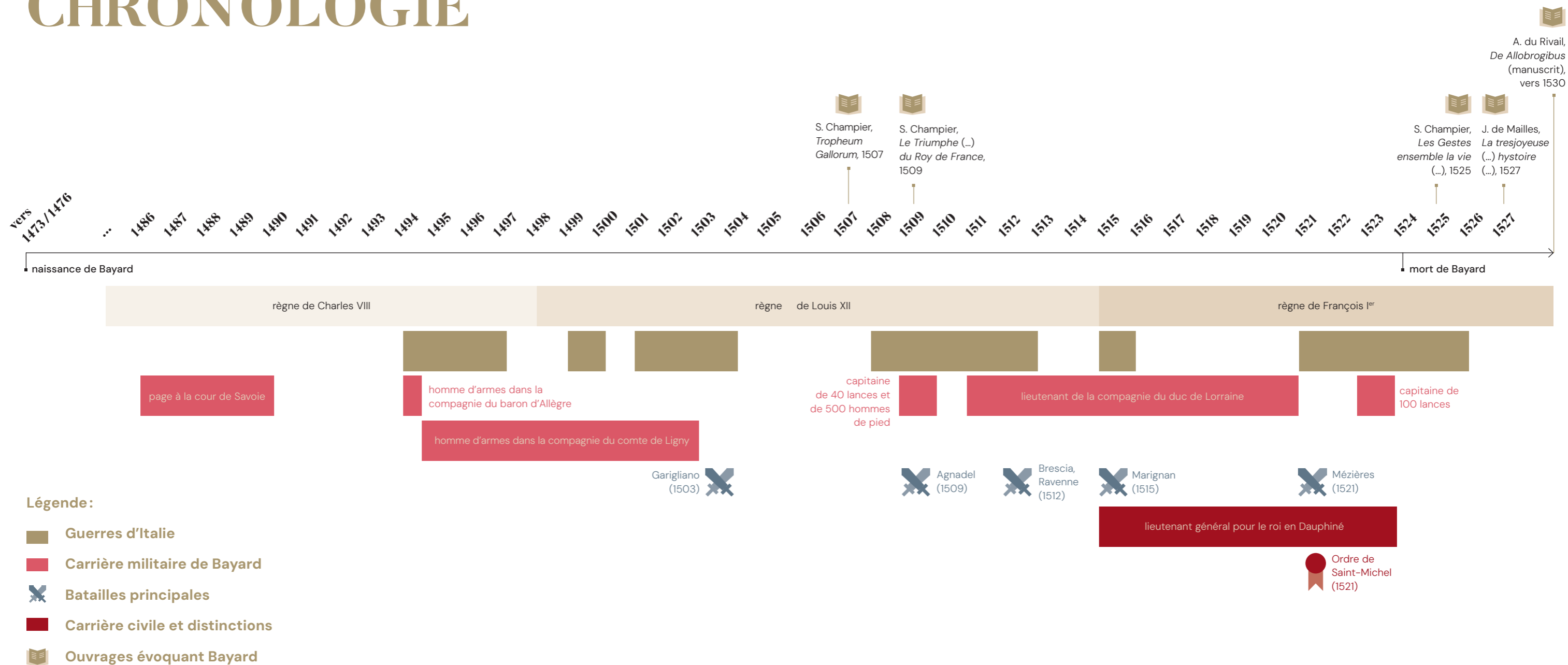
Ci-gît Bayard..., gravure illustrant S. Champier, *Les Gestes ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, Lyon, Gilbert de Villiers, 1525 – 11 J 233



Pièce de compte de l'évêché de Grenoble pour le « chanter » du 5 juillet 1524 – 4 G 172

Gaston Letonnellier, archiviste du département de l'Isère de 1919 à 1941, a relevé dans la comptabilité de l'évêché de Grenoble les traces ténues des derniers honneurs rendus, dans l'église des Minimes de la Plaine, en 1524, à Bayard, mort le 30 avril. Le 20 mai, lors de l'arrivée de sa dépouille à Grenoble, l'évêque est absent. Il ne rentre que le 24 juin, et pourvoit ainsi tardivement aux cérémonies. Un office solennel est chanté le 5 juillet par les chœurs de la collégiale Saint-André, en présence de nombreux prêtres, sous 26 écussons aux armes de Bayard. L'inhumation, dans le chœur, serait intervenue le 24 août, selon les parcelles (factures), mandats de paiement et quittances des habits neufs fournis aux 36 pauvres appelés à y assister.

# CHRONOLOGIE



# BAYARD

## illustre et méconnu

**EXPOSITION DU 21 SEPTEMBRE 2024  
AU 17 JANVIER 2025**

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE L'ISÈRE  
12, rue Georges Perec  
38400 Saint-Martin-d'Hères  
Tél.: 04 76 54 37 81  
[archives.isere.fr](http://archives.isere.fr)

Directeur de publication: Hélène Viallet  
Responsable de publication: Élise Wojszzyk  
Coordination: Mylène Neyret  
Textes: Éric Syssau

Sauf mention contraire les documents sont issus  
des fonds des Archives départementales de l'Isère,  
crédits photographiques: Alain Alborghetti, Thierry Delore,  
Cédric Jean

Conception graphique: Perluette & BeauFixe  
Impression: Press'Vercors  
Septembre 2024

